

Cinq 'visitations' d'en-Haut.

Menahem R. Macina.

Extrait de *Confession d'un fol en Dieu*,
Édition Docteur angélique,
Collection Témoignage mystique, Avignon 2012.

Avant-Propos

L'honnêteté m'oblige à dire, d'entrée de jeu, que cette autobiographie spirituelle (déjà publiée en version longue) a fait plus de tort que de bien à ma réputation, y compris, et peut-être surtout, dans les milieux chrétiens les plus pieux et ordinairement prompts à accorder crédit aux récits de faits réputés surnaturels. On peut, certes, comprendre leur réaction. Leur éducation religieuse et la mentalité des milieux chrétiens qu'ils fréquentent, pour certains depuis l'aube de leur existence, a imprimé en eux un narratif plus ou moins stéréotypé de ce que doit être, pour être crédible, une vie spirituelle fervente, surtout si les fidèles qui en jugent croient être en mesure d'en discerner l'authenticité et l'origine divines, à l'aune de l'expérience qui est la leur de la présence surnaturelle de Dieu et de l'effusion de l'Esprit Saint.

Ces fidèles, au demeurant fort estimables, voire vertueux, jugent impossible que Dieu puisse se manifester, de manière surnaturelle, à des chrétiens tombés dans le péché, même s'ils se sont ensuite amendés et vivent dans le repentir et l'humilité, tel David après son crime (cf Psaume 51).

Je puis comprendre que ces lecteurs se scandalisent à la lecture du présent témoignage sans concessions, dans lequel je ne cache ni les grâces divines ni mes chutes personnelles. Il est clair qu'ils eussent préféré (certains me l'ont avoué explicitement) que je me limite aux grâces du Seigneur et que j'aie « la pudeur de me taire sur le reste », entendez: sur les fautes humiliantes qui jalonnent mon existence et qui, selon eux, déshonorent le don de Dieu.

Qu'ils sachent donc que j'agis ainsi volontairement et « en possession d'une bonne conscience » (cf 1 Pierre 3, 16), afin que Dieu soit *glorifié*, comme Paul l'atteste en ces termes :

« la puissance [divine] atteint sa plénitude *dans la faiblesse. C'est donc de grand coeur que je me glorifierai surtout de mes faiblesses*, afin que repose sur moi la puissance du Christ. » (2 Corinthiens 12, 9).

Première visitation (1958)

« *Si tu savais la grâce qui t'est faite !* » (note 1).

J'avais 22 ans. Marié depuis moins d'un an, j'étais revenu à Dieu depuis quelques mois, très fort. De plus en plus fréquemment me remontaient au cœur mes premiers émois enfantins, lorsque, âgé de 11 ans, je m'étais senti si attiré par Dieu, que j'avais décidé de devenir prêtre.

Chaque matin, avant de partir au travail j'allais assister à la messe matinale dans l'église la plus proche de mon domicile. Ma femme semblait fort bien s'accommoder de cette piété, peu courante chez un jeune mari, et ce d'autant que mon caractère s'en ressentait beaucoup. Je ne me souviens pas, en effet, lui avoir causé volontairement la moindre peine durant les deux premières années de ma vie conjugale.

Elle savait tout de mon attirance invincible pour ce Dieu dont, tout enfant, j'avais déjà expérimenté la douce présence mystérieuse et au service duquel je m'étais cru appelé, au point qu'un prêtre avait jugé bon de me faire entrer dans ce qu'on appelait alors un Petit Séminaire, établissement privé d'études secondaires où l'enseignement était donné exclusivement par des prêtres triés sur le volet, et où régnait un intense climat de piété un brin sulpicienne, dans l'esprit de l'époque.

De son propre aveu, plusieurs fois réitéré au fil des années subséquentes, mon épouse, si elle était loin d'éprouver une ferveur identique à la mienne, ne prenait nullement ombrage de la mienne. Tout au moins jusqu'au jour où se produisit l'événement que je vais tenter de relater maintenant.

Mes obligations militaires accomplies, je travaillais comme surveillant dans un externat catholique parisien. À ce titre, j'avais de nombreux temps morts. Je les meublais par des lectures assidues de tout ce qui pouvait contribuer à nourrir ma foi et stimuler ma piété naturelle.

Ce jour, béni et redoutable à la fois, du printemps de l'année 1958, je venais d'achever la lecture d'un document accablant, trouvé sur un rayon de la petite bibliothèque des enseignants, fort peu fréquentée, et où je me réfugiais souvent pour lire, prier, ou méditer. Il s'agissait de l'ouvrage de l'historien Léon Poliakov, intitulé *Le bréviaire de la haine*. Les pages affreuses que je venais de parcourir relataient, avec une précision chirurgicale et sans le moindre pathos, la plus horrible entreprise de génocide jamais perpétrée dans l'histoire de l'humanité : la tristement célèbre "Solution finale", c'est-à-dire la tentative nazie d'extermination du peuple juif.

Je me souviens encore confusément des sentiments complexes qui assaillirent ma conscience de jeune chrétien, encore pétri d'idéal et intimement persuadé de la sainteté sans tache de l'Église et de ses ministres, lorsque je dus me rendre à l'évidence que, dans l'ensemble et à l'exception de glorieuses interventions publiques - qui furent le fait d'individus ou de personnalités isolées -, l'autorité suprême de l'Église n'avait jamais exprimé la moindre dénonciation publique claire de l'entreprise de déportation systématique des Juifs, aussi odieuse que manifestement contraire à la plus élémentaire justice, sans parler de la terrible atteinte à l'idéal évangélique qu'avaient alors constituée, tant l'activité criminelle des uns, que le silence et l'inaction des autres.

Mon chagrin était si intense que je pleurai longtemps, jusqu'à n'avoir plus de larmes. Puis je criai vers Dieu et Le suppliai de me faire comprendre ce que je pouvais faire, à mon infime niveau, pour réparer, en ma personne - si tant est que ce fût possible -, cet affreux abandon.

Un profond silence intérieur succéda à la tempête de tristesse qui venait de me submerger. Je n'avais aucune habitude d'un tel phénomène, aussi fus-je très attentif au recueillement délicieux qui s'emparait progressivement de mon âme et dont je pressentais intuitivement qu'il présageait quelque chose d'inouï.

Et soudain cela fondit sur moi, *"comme un aigle en plein vol"* (note 2). Je ne sais comment décrire cette sensation. Sur l'instant, je ne m'en préoccupai d'ailleurs nullement : j'étais bien trop absorbé par ce qui m'arrivait pour me poser des questions de ce genre. Aujourd'hui - que l'on me pardonne l'audace de la comparaison -, je ne trouve qu'une situation qui corresponde à l'état intérieur qui était le mien en cette circonstance : celle de Marie, lors de la salutation angélique qui précéda ce que nous appelons l'Annonciation.

C'est alors que parvint à ma conscience, dans un silence infini, une exclamation intérieure : C'est Dieu ! Non que j'aie moi-même prononcé ces mots, ou que j'aie formulé cette pensée. Ce fut plutôt une locution intérieure qui résonna en moi avec une netteté incomparable, mais sans bruit de paroles, comme pour me disposer à la venue de Celui pour Lequel je me sentais déborder d'un tel amour, que j'aurais volontiers accepté la mort en contrepartie de ce seul début d'"annonciation" personnelle.

En même temps que je prenais conscience de la divine entrevue qui m'attendait, se déroula, à la vitesse de l'éclair, une espèce de dialogue silencieux entre mon âme et ce qui me sembla être une entité autre que Dieu et que je ne voyais pas, bien que je fusse tout à fait certain de sa présence. Il n'y eut en moi ni délibération ni raisonnement - au sens que l'on donne généralement à ces débats intérieurs produits par l'intelligence d'un individu qu'une émotion intense saisit soudain. Il me sembla seulement qu'on me demandait intérieurement, avec une infinie délicatesse, si je consentais d'avance à ce qui allait m'arriver.

On pensera peut-être que c'était là une question superflue et qu'à l'évidence, je réagis par un "oui" enthousiaste. Il n'en fut rien. Au contraire, un infime instant, j'eus un réflexe de recul. J'éprouvais une espèce de crainte sacrée et même - chose difficile à croire, mais c'est bien ainsi que les choses se passèrent alors -, sur le coup,

mes cheveux se dressèrent sur ma tête, à la perception de l'immense puissance divine prête à se manifester à moi. Je crus que j'allais défaillir sous le flot de suavité qui commençait à déferler en mon âme, et mon instinct de conservation faillit me dissuader d'accepter l'incommensurable grâce que le Seigneur s'apprêtait à me faire. Dieu merci, bien que je fusse persuadé que j'allais mourir, je m'abandonnai intérieurement à cette puissante attraction qui me tirait déjà hors de moi-même et qui, dans un instant, allait m'emporter là où Dieu seul sait qu'Il m'emmena.

À ce propos, je ne puis que reprendre à mon compte - faute de référence plus adéquate, et avec confusion -, l'exclamation de Paul :

Je connais un homme, dans le Christ, qui, voici quatorze ans, était-ce en son corps, je ne sais; était-ce hors de son corps, je ne sais, Dieu le sait, cet homme-là fut ravi jusqu'au troisième ciel. Et cet homme-là, était-ce en son corps, était-ce sans son corps, je ne sais, Dieu le sait, je sais qu'il fut ravi jusqu'au paradis et qu'il entendit des paroles ineffables qu'il n'est pas possible à l'homme de redire (note 3).

Dès lors, tout alla très vite. Je fus assailli par une multitude de perceptions, de nature à la fois imaginative et intellectuelle, au sens que les experts en mystique donnent à ces termes - «*que le lecteur comprenne*» (note 4).

Je vais essayer, ci-après, de décrire l'indescriptible, conscient de la quasi-impossibilité de l'entreprise. De fait, le langage humain s'avère aussi inadéquat pour relater les phénomènes surnaturels, que celui de la mathématique et de la physique modernes pour rendre compte de l'origine et de la finalité de l'univers.

Je me vis d'abord environné et comme investi tout entier par une lumière d'une blancheur immaculée, indescriptible. Elle est si belle, cette lumière, que l'on voudrait mourir pour passer son éternité à la contempler. En même temps, je me sentis emporté dans les airs, avec une douceur et une suavité infinies, et à une vitesse inimaginable. Une fois de plus, «*comme un aigle en plein vol*» (note 5) est bien l'expression qui convient.

À ce stade, je vais tenter de relater toutes les perceptions dont j'ai parlé plus haut. Comme elles se sont produites instantanément et simultanément, je désespère de rendre, par des mots, leur caractère synthétique et signifiant. De fait, force m'est bien de relater, en succession et analytiquement, ce qui se produisit de manière pour ainsi dire «*symphonique*».

Je perçus tout d'abord un étrange phénomène, qui m'a longtemps laissé perplexe. Cela paraîtra incroyable, fou et incongru, mais c'est bien ainsi que cela se passa. Je venais de prononcer intérieurement mon «*Fiat*» à ce qui allait m'arriver, et j'étais assis, le menton contre la poitrine, prostré sous le poids écrasant de la «*gloire*» qui commençait à m'investir. Je me sentais, en effet, comme broyé intérieurement par le sentiment de mon indignité face à la sainteté infinie de ce Dieu, à la fois si inaccessible et si proche. Dans cet état, je perçus intensément à quel point la créature est indigne de son Créateur, en même temps que je réalisai, avec émerveillement, de quelle nature incroyable est l'amour de Dieu envers notre âme, qu'Il a formée Lui-même et qu'Il désire, comme l'Époux Sa bien-aimée. Au moment précis où je m'abandonnais en défaillant à la force - gigantesque, mais infiniment délicate - qui s'emparait de moi, je fus soudain emporté vers le haut, en même temps

que je me voyais encore assis sur le siège que j'occupais, lorsque débuta la vision. Il me sembla que j'étais à la fois dans ce corps de chair, resté là, sur sa chaise, et dans cette portion de moi (mon âme, mon esprit ? - Je ne sais...) qui s'envolait, comme aspirée par l'attraction gravitationnelle irrésistible d'une autre planète. D'en haut, je me voyais assis en bas. D'en bas, je me voyais à genoux dans l'espace, les mains jointes, la tête tendue vers la "gloire" qui commençait à se dévoiler à moi.

La dernière perception intelligible qui s'imprima en moi, avant ce que je vais décrire, consista en la phrase suivante, qui fut émise, sans bruit de mots, par l'entité inconnue qui m'avait demandé précédemment et de la même manière si je consentais à m'abandonner à ce qui allait m'advenir : « Si tu savais la grâce qui t'est faite ».

Dès lors, je n'eus plus la sensation d'être encore dans ce corps, resté assis à ce qui me sembla être des milliers d'années-lumière de distance. Je me perçus nettement, comme de l'intérieur de moi-même, suspendu dans le vide, à genoux, face à une vision dont je ne prenais conscience que progressivement. Je ne sais d'ailleurs pourquoi je parle de vide pour qualifier l'espace où je me trouvais. En effet, il me sembla que je reposais sur une espèce de tissu impalpable, dont la trame imperceptible était tissée d'une infinité de maillons vivants, personnels et conscients, qui me parurent de nature angélique. Je perçus encore que je baignais dans une aura indescriptible de recueillement et de silence, saturée de pureté et de joie, et dont, malgré l'éloignement chronologique, je me souviens encore.

C'est alors que je pris conscience que Quelqu'un se tenait devant moi, à une distance que je ne saurais évaluer, mais qui me parut à la fois proche et infranchissable.

J'ai dit plus haut quel émerveillement j'avais ressenti de la blancheur lumineuse qui m'environnait. Comme les apôtres au Thabor, j'aurais volontiers pensé, si j'en avais été capable alors, qu'"*aucun foulon sur terre ne pouvait produire une telle blancheur*" (note 6). Pourtant, même cette gloire-là n'était rien en comparaison de la diaphanéité de ce qui se dévoilait maintenant à moi.

Cela avait l'apparence d'une sphère, ou plutôt d'une espèce de halo translucide. Impossible de décrire une telle *Vision*. Elle palpitait doucement, me semble-t-il, et m'attirait irrésistiblement. J'éprouvais, pour cette *Vision*, un tel amour, que j'en étais entièrement consumé. J'aurais voulu souffrir mille morts par passion d'Elle. Toute pensée était bannie de mon intellect. Je n'étais que contemplation et ravissement devant cette *Présence sans forme et sans visage*, dont je savais qu'Elle était une manifestation du Dieu invisible.

Silence indescriptible. Je me croyais parvenu au faite de ma vision. Je n'en désirais pas davantage, je n'attendais rien de plus. J'étais comme hors de moi, quoique encore conscient, du moins me semble-t-il. C'est alors que je distinguai, à l'intérieur du halo diaphane dont j'ai parlé, la présence d'un autre halo, qui semblait comme *le cœur, le noyau du premier*. Comment décrire cette *Splendeur*, comment en rendre compte sans La profaner du même coup ? Si la diaphanéité du premier halo était indescriptible, que dire de celle du second ? Lové dans le sein de Celui qui le contenait, Il palpitait comme un argent pur en fusion, telle *l'Essence à tout jamais indissociable de Sa forme*, et qui L'accompagne partout où Elle va : *Source de Vie Qui sourd sans cesse du dedans des profondeurs de Leur Être commun*. Je ne saurais en

dire rien de plus, sinon que tout mon être désirait éperdument se fondre en cette *Beauté primordiale* dont le “tourbillon”, immobile et silencieux mais irrésistible, m’aspirait en son centre, jusqu’à ce qu’il m’absorbât enfin, et que le temps, pour moi, s’arrêtât. Alors, un monde impossible à décrire s’ouvrit à mes sens intérieurs. Je n’en relaterai que ce que ma mémoire a retenu du troisième aspect de la perception qui me fut donnée, en vision, du Dieu unique et trine, Qui est le Seigneur du ciel et de la terre.

Je distinguais, à présent, autour des deux halos divins imbriqués l’un dans l’autre, dont j’ai parlé ci-dessus, une *Vision* d’une telle diaphanéité qu’il est impossible d’en rendre un compte satisfaisant. C’était une *Lumière sans couleur, une transparence aux frontières de l’invisible*. Elle affectait l’aspect d’un *nimbe*, ou d’un *arc*, encerclant les deux halos déjà décrits et, pour ainsi dire, les contenait en Elle *comme une mère porte son enfant !* (Je dis des folies et nul n’y comprendra rien, sans doute, mais je ne puis décrire autrement ce que je perçus alors). Ce nimbe était unique et multiple à la fois; un peu à la manière dont on dit que la lumière, quoique formée de milliards de corpuscules photoniques individuels, se manifeste comme une nappe continue, sans maille aucune. Cette immense *Aura* - diaphane au-delà de toute diaphanéité - je la perçus comme étant une entité de nature féminine, très jeune et divinement belle, comme la “*Fiancée*” du *Cantique des Cantiques*, fluide et pure comme une onde, cristalline et impalpable comme une brise légère. Pourtant, je ne voyais ni corps féminin, ni visage, ni eau, je ne sentais aucun souffle ; je n’avais conscience de rien d’autre que de l’*Aura* indicible. Que je m’efforce en vain de décrire. Elle affectait la forme immatérielle d’un sourire de tendresse, d’amour et de miséricorde, dont je me sentis comme maternellement inondé et enveloppé, en même temps que m’était donnée une connaissance infuse de l’incommensurable amour de Dieu pour Ses créatures et de la tendresse *maternelle* avec laquelle Il prend soin de chacune d’elles. Mon ultime perception, avant d’être aspiré dans le halo le plus central de la vision relatée plus haut, fut que l’on déposait au plus intime de mon être, *quelque chose* dont j’ignorais - et ignore encore aujourd’hui - la nature, mais dont je crus comprendre que Dieu Lui-même me le confiait, et que Lui seul connaissait le but de ce dépôt.

Je ne sais combien de temps dura cet enfouissement bienheureux de mon être dans la gloire divine. Tout ce dont je me souviens, c’est qu’à un certain moment, je me sentis *réintégrer mon corps, comme dans un film projeté en marche arrière*. Cela paraîtra peut-être grotesque, mais c’est bien ainsi que les choses se passèrent. Cette opération eut lieu dans la plus grande suavité. Je ne me souviens pas avoir ressenti la moindre tristesse que tout fût déjà fini. La seule souffrance - fort douloureuse au demeurant - que j’eus à endurer, fut physique. Mon corps, en effet, était comme broyé. Il me semblait que l’on m’avait roué de coups et que tous mes os étaient disloqués. Quant à ma peau, elle était glacée comme celle d’un cadavre. Sans l’immense joie intérieure qui était la mienne, je crois bien que j’aurais pu mourir de cette douleur-là. Cela m’eût d’ailleurs été bien égal, tant je désirais rester éternellement avec ce Seigneur de gloire.

Il m’en prit de longues minutes avant que je pusse remuer, ne fût-ce qu’un doigt de la main. Tous mes nerfs étaient à vif. Jusque-là je n’avais pas encore rouvert les yeux.

Instinctivement, et comme si je savais que je ne la reverrais plus jamais sur cette terre, je gardais le regard de l'âme fixé sur l'éblouissement de la Vision disparue. J'avais contemplé *la Lumière Qui est l'archétype de toute lumière d'ici-bas*, et voici qu'en reprenant contact avec celle de notre soleil qui, en ce jour printanier, inondait la cour de l'école, je m'étonnai de constater à quel point ce qu'on appelle lumière, dans notre monde, ressemble à de la boue noirâtre, en comparaison de la gloire du "*Père qui habite une lumière inaccessible*" (note 7).

Je me souviens qu'au sortir de cette faveur exceptionnelle, et lorsque j'eus repris le plein contrôle de mes facultés, je me demandai ce que pouvait bien me vouloir ce Dieu qui venait de tant me combler. Non que je fusse troublé - j'avais trop de confiance en la Sagesse de celui qui m'avait ainsi enrichi, sans aucun mérite de ma part, mais je me doutais bien que ce don devait être assorti d'une contrepartie et que, le moment venu, il me faudrait restituer le trésor confié, après lui avoir fait produire les fruits dont Dieu seul connaissait la nature et les modalités d'obtention.

Les effets de cette vision durèrent longtemps. Surtout, durant un ou deux mois, à ce qu'il me semble, le Seigneur, pour des raisons que Lui seul connaît, me fit expérimenter plusieurs faveurs qui sont généralement - comme je l'appris plus tard -, l'apanage des plus avancés dans la vie intérieure et les voies mystiques. Comme il est bien évident que tel n'était pas mon cas, Il ne me les donna à goûter qu'épisodiquement et durant peu de temps. Il n'y a pas lieu de s'y attarder ici. Je me contenterai de mentionner, à l'intention de ceux qui ont quelque connaissance en la matière, qu'il s'agissait, si j'ai bien compris ce qui m'est alors arrivé, de vol de l'âme, d'oraison d'union, d'extase, de dislocation, de vision prophétique, de nuit des sens, de don des larmes, de sentiments de déréliction intérieure, d'oraison de quiétude, du don de lire dans les cœurs, du don de discernement des esprits, de la perception quasi permanente de l'inhabitation en moi de l'Esprit Saint, enfin, d'une paix intérieure inaltérable, même au sein des plus dures épreuves.

Le seul prix que j'eus à payer pour ces faveurs - mais il me parut alors léger, tant était insatiable ma soif de souffrir quelque chose pour ce Dieu Qui m'avait pour toujours ravi l'âme -, fut la contradiction de mon entourage. Celle de mon épouse d'abord, effrayée du recueillement qui transfigurait mon visage et me donnait, selon elle, un air étrange ; puis celle des prêtres et des religieux auxquels je m'adressai ou auxquels on m'adressa - non sans les avoir mis en garde, au préalable, contre ce que l'on appelait les «billevesées mystiques d'un ex-séminariste qui eût préféré devenir prêtre que se marier» -, et qui pensaient de même. Ces épreuves durèrent longtemps et furent si cruelles que, n'étaient l'effet, encore perceptible, de la faveur qui m'avait été accordée, et une aide toute particulière de mon Seigneur, je me fusse certainement découragé.

Voici plus de soixante ans que la première de ces 'visitations d'en-Haut m'est advenue. Depuis, j'ai vécu longtemps dans la médiocrité, puis dans le péché. J'ai tellement galvaudé les grâces divines que, malgré l'état permanent de repentance intérieure, que j'ai voué depuis quelques années, et ma foi inébranlable en la miséricorde divine,

je crains sans cesse pour mon salut, car je n'ai porté que des fruits dérisoires, eu égard à la grandeur des faveurs dont je me suis montré si lamentablement indigne.

De la grâce insigne relatée ci-dessus m'est restée une blessure incurable : la souffrance de n'avoir jamais été capable d'un amour de Dieu et de mes frères, qui fût digne de la miséricorde ineffable que Lui m'a témoignée. En outre, jusqu'à ces toutes dernières années, deux points me sont demeurés incompréhensibles :

1. Cette vision n'avait apparemment aucun rapport avec la découverte, que je venais de faire, du mystère du dessein de Dieu sur le peuple juif. De fait, rien, dans la faveur qui m'avait été accordée, ne semblait indiquer qu'elle constituât une réponse à cette question qui allait tant marquer ma vie subséquente.

2. Aucune directive, aucun appel explicite ou concrètement réalisable, ne m'ont été signifiés. Certes, je me suis senti appelé par Dieu. Il m'a même semblé qu'il me prédisposait à porter un témoignage particulièrement important et presque impossible à accepter pour mes coreligionnaires. Mais, au sortir de cette faveur et durant les mois qui suivirent, rien ne me fut donné à comprendre qui me permît de m'orienter vers une action ou une voie de spiritualité spécifiques, en lien plus ou moins direct avec ce qui m'avait été manifesté.

Assez curieusement, je ne m'inquiétai nullement de ces inconnues ; à tout le moins durant la période de grande fidélité à Dieu qui suivit cette faveur et qui dura plus d'une année, à ce qu'il me semble. J'étais sûr que tout s'éclairerait, à l'heure que le Seigneur estimerait opportune. Et je répétais volontiers, en réponse aux questionnements et remises en cause de quelques confidents - et ce avec une assurance naïve qui ne laissait pas de les agacer parfois -, que si je ne m'étais pas mépris sur ce qui m'était arrivé, et si Dieu m'avait signifié de la sorte qu'Il me voulait à Son service, peu importaient la nature et les modalités concrètes de ce dernier, puisque, en définitive, le Seigneur lui-même, dans Son immense miséricorde, saurait bien, le moment venu, me dévoiler ce qu'il y aurait lieu de faire, et disposer les cœurs de ceux qui croiraient à *"ce que l'œil n'a point vu, ce que l'oreille n'a point entendu, et qui n'est pas monté au cœur de l'homme, tout ce que Dieu a préparé pour ceux qu'il aime"* (note 8).

Notes du chapitre 1.

(Note 1). On gardera à l'esprit que les exposés qui suivent ont été rédigés au début des années 1970, quand le souvenir de ces événements était encore vivace dans ma mémoire. J'ai tenu à en conserver la teneur originale, sans en rien modifier, à l'exception des précisions chronologiques

(Note 2). Cf. Apocalypse 4, 7.

(Note 3). 2 Corinthiens 12, 2 à 4.

(Note 4). Cf. Matthieu 24, 15.

(Note 5). Cf. Apocalypse 4, 7.

(Note 6). Cf. Marc 9, 3.

(Note 7). Cf. 1 Timothée 6, 16.

(Note 8). 1 Corinthiens 2, 9.

2

Deuxième visitation (1967)

«Dieu a rétabli son peuple»

Écris la vision, explique-la sur des tablettes pour qu'on la lise facilement. Car c'est une vision qui n'est que pour son temps : elle aspire à son terme, sans décevoir. Si elle tarde, attends-la : elle viendra sûrement, sans faillir !

(Habacuc 2, 3 à 4).

Ce jour-là, je venais de lire, pour la énième fois, la célèbre exclamation prophétique de saint Paul, dans son Épître aux Romains : *“Dieu aurait-Il rejeté son peuple ? - Jamais de la vie ! Dieu n’a pas rejeté le peuple qu’il a discerné d’avance”* (note 1). Alors, jaillit de mon âme une protestation presque violente dont, jusqu’alors, je n’avais pas pris conscience qu’elle était latente en moi depuis longtemps. C’était un véritable cri, qui peut se résumer à peu près en ces termes, que j’émis avec fougue et dans le silence d’un recueillement intense et déjà quasi surnaturel :

« Mais enfin, Seigneur, dans les faits, les Juifs sont éloignés du Christ et de Son Église ! Qu’en est-il donc de l’affirmation de Paul ? »

Il faut croire que la ferveur de cette plainte intérieure fut agréable à Dieu, puisque, dans Son immense miséricorde, Il daigna me répondre.

Je me sentis soudain submergé par le même recueillement intérieur surnaturel que celui qui avait précédé ma première expérience spirituelle intense, neuf années auparavant, m’avertissant de la proximité d’un dévoilement de la Présence divine. Dès que je réalisai ce qui m’arrivait, je me réfugiai dans l’humilité. Mais, avant même que j’aie eu le temps d’émettre les paroles de la prière qui me montait au cœur, je me vis environné d’une lumière indicible. Je ne pouvais résister à l’envahissement délicieux de la Gloire divine. Je compris que ma supplication avait atteint le cœur de Dieu et même qu’elle Lui avait été agréable. Mais rien de tout cela ne me fut signifié de manière intelligible ou discursive. La vision fut brève et la suspension de mes sens cessa assez vite. Toutefois, juste avant que se dissipe la lumière surnaturelle, s’imprima clairement en moi la phrase suivante :

«Dieu a rétabli Son peuple».

En même temps, m'était infusée *la certitude qu'il s'agissait du peuple élu ; que le rétablissement de ce dernier, dont on venait de m'annoncer la «bonne nouvelle», était chose faite, et que l'événement concernait aussi bien les juifs d'aujourd'hui, la terre d'Israël et Jérusalem, que la chrétienté et toute l'humanité.*

Autant l'extase avait été brève, autant le recueillement qui la suivit fut long, profond et nourricier. Cependant, malgré la joie indicible qui m'imprégnait encore, lorsque je redevins pleinement conscient du monde extérieur, une certaine perplexité m'habitait. Je me demandais ce que pouvait bien signifier ce "rétablissement" qu'on m'annonçait comme *déjà* accompli, d'autant que s'imposait irrésistiblement à mon esprit la référence à un passage, d'interprétation difficile au demeurant, du Livre des *Actes des Apôtres*, que je cite ici d'après la Bible de Jérusalem. :

Repentez-vous donc et convertissez-vous, afin que vos péchés soient effacés, et qu'ainsi le Seigneur fasse venir le temps du répit. Il enverra alors le Christ qui vous a été destiné, Jésus, celui que le ciel doit garder jusqu'aux temps de la restauration universelle dont Dieu a parlé par la bouche de ses saints prophètes (note 2).

Ce n'est que beaucoup plus tard que je compris la portée capitale de ce passage prophétique. À mes yeux, il constitue le pivot autour duquel toute la Révélation s'articule et prend son sens eschatologique, réconciliant l'immutabilité des promesses divines consignées dans les paroles de l'Écriture, dont témoigne ce qu'il est convenu d'appeler l'Ancien Testament, et leur accomplissement plénier réalisé par le renouvellement de l'Alliance en Jésus-Christ, que confirme ce qu'il est convenu d'appeler le Nouveau Testament. Conformément à ma mentalité de fervent catholique d'alors, il m'était difficile d'imaginer comment le peuple juif pouvait être *rétabli* (dans la faveur divine), alors qu'il ne croyait toujours pas en Jésus, son Messie et son Dieu. Non que j'aie un seul instant douté de la vérité de ce qui venait de m'être communiqué, mais je ne savais pas à quoi rattacher cette *certitude*, qui m'habitait désormais, sans que je pusse encore en rendre compte, d'un *rétablissement, déjà réalisé*, du peuple juif, *dans sa vocation première*.

Mais, à l'époque, je connaissais trop peu l'Écriture et la doctrine des Pères et de l'Église (outre que j'ignorais tout de la tradition juive), pour me fier à mes "lumières" propres, et je n'avais ni les moyens pratiques, ni la science nécessaire pour vérifier si cette "révélation privée" était bien conforme au «dépôt» de la foi (note 3). Un instant, je songeai à la mise en garde scripturaire contre les artifices du diable, réputé capable de "*se déguiser en ange de lumière*" (note 4). Pourtant, je ne pouvais croire que l'immense recueillement et les sentiments extraordinaires d'amour et d'humilité que je venais de ressentir, pussent avoir été produits en moi par l'Adversaire, car, dit saint Paul : «*Dieu est fidèle; Il ne permettra pas que vous soyez tentés au-delà de vos forces*» (note 5). En outre, je savais, par mes lectures d'auteurs spirituels, que le «Père du mensonge» (note 6) n'a pas ce pouvoir et que seuls ceux qui vivent habituellement dans le mensonge et le désordre peuvent se laisser abuser par lui. Et, malgré la piètre opinion que j'avais fini par avoir de moi-même, sous les coups humiliants de mes infidélités répétées, j'étais bien obligé de convenir que telles n'étaient pas mes dispositions du moment. Toutefois, je restais préoccupé, comme je le suis toujours lorsque m'advient une faveur nouvelle, dont je ne trouve aucun

parallèle dans ce que je connais de l'enseignement de l'Église, de celui des théologiens, et des témoignages des auteurs spirituels fiables.

Pour me rassurer, je me dis que la phrase sibylline qui s'était gravée en moi devait être une expression biblique classique, dont Dieu avait voulu me donner une certaine intelligence spirituelle. Je ne doutais pas un instant que je la retrouverais facilement, au hasard de mes nombreuses lectures scripturaires, et qu'à l'aide du contexte et des parallèles, je pourrais compléter, avec la grâce divine et en me servant de ma raison, ce qui manquait encore à l'intelligence, qui était alors la mienne, de la locution surnaturelle dont j'avais été l'indigne bénéficiaire.

En fait, il m'en prit plusieurs années pour découvrir que, si le thème du rétablissement d'Israël est bien attesté dans les Écritures (les prophètes y ont fréquemment recours pour annoncer à leur peuple une reconstitution nationale et un accomplissement futur, longuement attendu, de toutes les promesses messianiques), le verbe connotant ce *rétablissement* n'y figure jamais au *passé accompli* (qu'il ne faut pas confondre avec le "passé prophétique", lequel n'est, en fait, qu'un futur).

Pour l'heure, ce que je percevais intuitivement, sans l'aide de la science exégétique, dont je ne possédais alors même pas les rudiments, et, cela va de soi, sans la moindre connaissance de la langue hébraïque, que je n'ai apprise que plus tard, c'est que *le rétablissement final du peuple juif*, que Dieu avait "*annoncé par la bouche de Ses saints prophètes*", était *déjà accompli*. Je comprenais également, mais obscurément et de manière plus intuitive que rationnelle, qu'il découlait de cette annonce qu'étaient *inaugurés* «les temps de l'*apokatastasis pantôn* » (rétablissement de tout), annoncés par Pierre (note 7). Mais même cette certitude intérieure me faisait problème, à cause des traductions de ce passage, qui ne sont guère satisfaisantes, et en raison de ma méconnaissance d'alors du sens exact du texte grec sous-jacent.

À l'époque, la plupart des traductions françaises portaient : «jusqu'aux temps du *rétablissement de toutes choses, dont Dieu a parlé* par la bouche de ses saints prophètes», ce qui inclinait nombre d'exégètes et la quasi-totalité des fidèles à comprendre qu'il s'agissait de la *fin du monde*, ou de la Parousie, ce qui, pour beaucoup, et à tort, est la même chose. Aujourd'hui, après des décennies de recherche, je sais qu'il faut traduire : «jusqu'aux temps de l'*instauration - ou entrée en vigueur* (en grec : *apokatastasis*) - *de tout ce que Dieu a dit* par la bouche de ses saints prophètes (...)».

Je n'explicité pas ici le pourquoi de ma traduction du terme *apokatastasis* par «*entrée en vigueur*», et/ou «*instauration*», car j'ai traité ce sujet en détail ailleurs (note 8).

Incapable, comme je l'ai dit plus haut, dans l'état de mes connaissances d'alors, de juger par moi-même de la conformité de cette annonce avec la compréhension qu'a l'Église de ce mystère, et n'osant m'ouvrir à personne de la nature et de la portée de celle que j'en avais désormais, de peur de passer pour un hérétique ou un illuminé, je choisis de me taire. Rendu prudent par ce que m'avaient jadis coûté mes confidences épisodiques concernant des grâces reçues, je décidai de conformer mon attitude à celle de Marie qui, aux dires de l'Évangile, fut, elle aussi, «*troublée en son cœur* » (note 9), à l'audition de l'incroyable annonce angélique. À son exemple, au long des années subséquentes, quand, du moins, j'étais dans les dispositions intérieures

voulues, je «*méditais dans mon cœur*» sur ces choses (note 10). Confiant que, si je n'avais pas été victime d'une illusion, Dieu, Qui sait, Lui, pourquoi il m'a révélé tout cela, saurait bien, de la manière et au moment qu'il jugerait opportuns, me dévoiler le sens et les implications de ce message.

Notes du Chapitre 2

(1) Romains 11, 1 à 2.

(2) Actes 3, 19 à 21.

(3) Cf. 1 Timothée 6, 20 ; 2 Timothée 1, 12.

(4) Cf. 2 Corinthiens 11, 14.

(5) 1 Corinthiens 10, 13.

(6) Jean 8, 44.

(7) Cf. Actes 3, 21.

(8) M. R. Macina, *Si les Chrétiens s'enorgueillissent. A propos de Romains 11, 20 à 21.*

(9) Cf. Luc 1, 29.

(10) Cf. Luc 2, 19.

Troisième visitation (1967)

Un déferlement scripturaire.

Après la révélation fulgurante de la locution, dont j'ai relaté plus haut la teneur et les circonstances («*Dieu a rétabli Son peuple*»), je restai des semaines dans un état de profond recueillement intérieur. Ensuite, je n'eus plus qu'à persévérer dans la voie de prière et de contemplation à laquelle j'étais enfin revenu, après des années d'exil spirituel et de péché. Cependant, j'avais conscience de n'être pas encore complètement guéri de mes faiblesses. Mais, dans l'ensemble, je n'offensai pas beaucoup le Seigneur, à ce qu'il me semble, durant les mois qui suivirent. Je consacrais une grande partie de ma journée et la totalité de mes soirées à la lecture des Écritures et de toute la littérature théologique et spirituelle que je pouvais me procurer, ainsi qu'à la prière et à l'oraison. J'accomplissais ma tâche de chanteur des rues avec le plus grand sérieux, et je m'efforçais d'offrir à mon public un répertoire de la meilleure qualité artistique et morale dont j'étais capable.

J'étais d'ailleurs amplement payé de cette ascèse. En effet, plus je m'épurais, plus j'avais du succès. C'est à cette époque que fut consommée la séparation de ma première union conjugale, dans des circonstances qu'il n'y a pas lieu de relater ici. Étonnamment, malgré la souffrance affective et morale que me causaient cette situation dramatique et la rareté et la conflictualité de mes contacts avec mes enfants, qui en découlait, non seulement je m'épanouis moralement et spirituellement, mais, de surcroît, je fus en mesure de servir régulièrement à mon épouse une pension alimentaire décente, chose qui m'avait rarement été possible lorsque j'occupais des emplois rémunérés. Mais il y avait plus : sous l'influence de la grâce divine, je *m'humanisais* vraiment. Je commençais à aimer mes semblables d'un véritable amour de charité et à ressentir pour eux une compassion et une patience attendries. Surtout, j'éprouvais une profonde sollicitude pour ceux et celles que je voyais prisonniers des passions qui avaient si longtemps ligoté mon âme. Je les traitais avec beaucoup de respect et je leur témoignais la plus sincère affection, afin sinon de les gagner au Christ, du moins de faire monter à la surface de leur âme le meilleur d'eux-mêmes, qui s'y cache le plus souvent à leur insu. En outre, je priais sans cesse pour l'Église, ses Pasteurs et ses ministres, pour la chrétienté et pour tous les hommes et les femmes - vivants ou défunts -, que j'avais connus, ou qu'il m'était donné de rencontrer, ainsi que pour ceux et celles que je ne connaissais pas et que je ne rencontrerais jamais de mon vivant.

Au vrai, en cette période bénie, je me sentais l'âme franciscaine. J'y étais grandement aidé par le merveilleux cadeau que m'avait fait la Providence, en l'espèce d'un mas provençal, rafistolé et plein de courants d'air, gratuitement mis à ma disposition par un de mes "fans" locaux, riche commerçant à la vie morale peu catholique, mais doté d'un grand cœur. À l'en croire, il avait été impressionné par ma ferveur de chanteur «avec quelque chose en plus», comme il disait, car il était sensible au spirituel, voire au surnaturel, dont il m'avoua qu'il l'avait frôlé, dans sa prime jeunesse.

C'est en ce lieu, austère et isolé, situé dans une garrigue sauvage surplombant la mer, que je passais désormais l'essentiel de mon temps. J'en avais fait ma cellule, mon couvent, ma Chartreuse personnelle. J'y parlais à mon Dieu, cœur à cœur, si j'ose dire. J'y priais avec ardeur et componction. J'y scrutais l'Écriture sainte et y dévorais les rares livres de spiritualité que j'avais pu acquérir. Bref, j'y repensais toute ma foi. Peut-être aussi espérais-je - plus ou moins confusément - que se renouvellerait la faveur spirituelle merveilleuse dont j'avais été gratifié, quelques semaines auparavant. Et, de fait, j'eus à nouveau ce bonheur. Toutefois, ce ne fut pas en ce lieu béni, mais en pleine rue, comme je vais le raconter ci-après.

Il était environ midi. Comme chaque jour, je venais d'effectuer la demi-heure de marche qui me séparait de mon "lieu de travail", en l'occurrence : le quai d'une station vacancière et sa théorie de restaurants qui, dans moins d'un quart d'heure, allaient se remplir des estivants qui constituaient ma clientèle quotidienne de "mancheur". C'était une magnifique journée ensoleillée de fin de printemps. Je débordais d'une profonde paix intérieure. Selon une bonne habitude de jadis - avec laquelle j'avais renoué depuis mon retour à Dieu, une année plus tôt, je priais sans cesse intérieurement. J'étais calme, sans désir particulier, heureux seulement d'accomplir, de mon mieux, ce qui constituait, en ce moment, mon "devoir d'état", et donc la volonté de Dieu sur moi.

C'est au moment où j'allais pénétrer dans mon premier restaurant, pour dire un petit bonjour au patron et aux serveurs et serveuses et "prendre la température" de la clientèle pour laquelle j'allais chanter, que la Puissance de Dieu "*fondit sur moi comme un aigle en plein vol*" (Note 1). Assez curieusement, le phénomène se produisit alors que je me baissais pour ramasser le châte, qu'une dame qui marchait devant moi, venait de laisser tomber. J'avais encore la main au sol, lorsque je me vis environné d'une lumière éclatante, de même nature que celle de mon extase de 1958. En même temps, je sentis quelque chose de très puissant et de délicieusement enivrant me pénétrer tout l'être, à la manière d'un fluide ou d'une onde, dont je ne saurais décrire les opérations sans craindre de blasphémer ou de paraître ridicule. C'était comme un rayon de lumière, ou une onction délicieuse, brûlante et fraîche à la fois, vivante et personnelle, et pourtant inconnaissable, insaisissable, impossible à localiser, indéfinissable. Cela entra en moi par la partie supérieure arrière de ma tête, à ce qu'il m'a semblé, mais, à vrai dire, je suis incapable de préciser davantage. Cette puissance me traversa tout le corps. Elle s'étendit instantanément à chacune de ses parties et jusqu'à ses extrémités, un peu à la manière de l'eau dans une éponge,

ou de la sève dans une plante. Je me sentais tout imbibé du bonheur et de la suavité que me causait ce “fluide” - ou cette “Présence” - multiple et unique à la fois et de nature si enivrante, que j’en défailtais, au point que j’eus beaucoup de mal à me relever. Un instant, je craignis de tomber à terre et de perdre conscience, et je m’émus intérieurement de ce que le don de Dieu fût ainsi exposé à la dérision. Ou peut-être ne fut-ce, de ma part, qu’une réaction de pudeur ou de peur du ridicule. Toujours est-il que je suppliai Dieu de me préserver de la chute et de faire en sorte que nul ne s’aperçût de la nature surnaturelle de ce qui m’arrivait. Je fus exaucé. Toutefois, je me souviens encore du regard effaré de la dame à qui je venais de remettre son châle, avec mon plus beau sourire. Je devais avoir un air plus qu’étrange, car ensuite elle se retourna plusieurs fois en regardant dans ma direction, avant de se perdre dans la foule. J’entraî au plus vite dans le premier restaurant que je pus atteindre. J’eus à peine la force de murmurer quelques mots au patron de l’établissement, avant de m’enfuir, après l’avoir prié de garder ma guitare et mon sac, en précisant que je ne chanterais pas ce jour-là. Il me dit que j’étais pâle à faire peur et, me croyant malade, il m’engagea vivement à me faire soigner et à me reposer ensuite. Je n’en demandais ni ne pouvais pas en dire plus. Je m’enfuis de là aussi vite que me le permettaient mes jambes.

Mon état était étrange. En fait, pour autant que je puisse m’en souvenir et si tant est que je comprenne vraiment ce qui m’était arrivé alors, il me semble que j’étais encore en extase. Certes, j’avais pu parler - quoique avec difficulté -, je marchais, je distinguais vaguement les passants, j’étais conscient de ce que je me dirigeais, à grandes enjambées, vers la sortie de la ville, en direction de la mer, mais tout se passait comme dans un rêve. J’avais l’impression de marcher dans de l’ouate lumineuse. Chaque geste m’était à la fois pénible et d’une extrême suavité. Tout mon être était comme recroquevillé sur lui-même, en contemplation devant ce qui se passait dans mon âme. Ma conscience était comme prostrée devant l’adorable présence de son Dieu, hébétée de confusion, éperdue d’amour pour l’Être adorable Qui venait de la combler, et incapable de rien comprendre à l’inhabitation ineffable, en elle, de Celui Que «les cieus des cieus ne peuvent contenir» (Note 2), sinon que c’était là une grâce inouïe de la Toute-Puissance miséricordieuse, une preuve supplémentaire de l’immense humilité de Dieu et de Sa prédilection incompréhensible pour des pécheurs tels que moi.

Mais, plus que tout, me submergeait la *Joie*. Débordante et douce à la fois, délicate et ténue comme une source, mais puissante comme un torrent de montagne grossi par la fonte des neiges. Cela pourra sembler incroyable, mais c’était ainsi. Sous le déferlement de ce bonheur paradisiaque, j’étais comme hors de moi. Je ne savais que devenir. J’aurais voulu être tout entier, langues, pour chanter, dans tous les idiomes, ma reconnaissance, mon amour et mon adoration. Je recherchais la solitude pour m’y enfouir avec mon trésor. Je ne voulais plus voir personne. Même le spectacle de la nature - pourtant splendide, en cet endroit - m’était à charge. Je n’aspirais qu’à rester seul avec mon Seigneur, Auquel j’adhérais par toutes les fibres de mon être, et dont l’Esprit m’entraînait, dans une marche forcée, sur une distance considérable, phénomène qui, plus tard, m’apparut comme inexplicable.

Pour l'heure, je n'avais conscience ni du temps, ni de l'extraordinaire périple que j'accomplissais physiquement. Toute mon attention intérieure était focalisée sur ce qui m'arrivait maintenant. La lumière céleste avait disparu, mais un recueillement surnaturel inexprimable m'envahissait, me mettant dans un état voisin de l'extase. Un silence intérieur, plus intense encore que celui qui avait précédé, m'avertit que quelque chose d'inouï allait m'advenir. Et, en effet, voici que soudain, toute l'Écriture, je dis bien : toute l'Écriture, se mit à "défiler" dans mon intelligence. Je ne vois pas comment décrire autrement ce qui se passa alors en moi. Un fleuve de connaissances des plus hauts mystères du dessein divin de Salut s'engouffrait dans mon esprit. Toutefois, cette illumination n'affectait pas une forme discursive. Elle ne consistait ni en raisonnements ni en considérations et, à vrai dire, elle n'empruntait même pas le canal habituel des mots et des concepts. C'était comme la projection d'un film d'une beauté et d'une harmonie stupéfiantes, mais il n'y avait pas d'images, pas de sons, pas de mots, pas la moindre représentation imaginative. Tout ce que je puis dire, c'est que des foules de passages scripturaires m'étaient présentés, de manière simultanée et comme "symphonique". J'en comprenais les relations réciproques, les mystères et les implications prophétiques, à peu près à la manière dont quelqu'un peut affirmer qu'il a ressenti du plaisir, de la joie, de la confiance, ou une forte émotion affective, esthétique ou intellectuelle, et que sa sensibilité et son intelligence en ont été comblées, sans qu'il soit, pour autant, en mesure de rendre un compte rationnel et intelligible des processus complexes, sous-jacents à la génération de son expérience existentielle, dont seule sa conscience a été le témoin stupéfait. D'autres, il est vrai, s'en chargeront pour lui, comme certains l'ont fait me concernant. Ils le persuaderont qu'il a rêvé tout cela, ou que ce phénomène n'était rien d'autre que la manifestation pathologique d'un refoulement trop longtemps contenu, jaillissant soudain des profondeurs du subconscient, à la faveur d'une circonstance plus ou moins déterminable. Quiconque aura passé par cette expérience d'incommunicabilité comprendra que je n'aie pas le cœur à m'étendre ici sur la souffrance et la frustration qui en découlent pour celui qui se fait bien alors l'effet d'être la "voix qui crie dans le désert".

En la circonstance, j'eus nettement le sentiment d'avoir reçu la révélation de la manière dont Dieu gouverne le monde et utilise les péripéties de l'histoire des hommes - y compris ses ratés -, pour Sa plus grande gloire et pour le salut d'une multitude d'âmes. J'acquis aussi une foi extraordinaire en l'accomplissement inéluctable des Écritures Saintes. Je compris que, malgré le fait qu'étant l'expression humaine de paroles divines et, à ce titre, non totalement exempts des aléas classiques dus à la transmission séculaire des traditions, les textes scripturaires n'en restent pas moins porteurs de ce que je serais tenté d'appeler le "programme" de ce qui fut et adviendra, en vertu du mode analogique d'accomplissement des Écritures, "caché aux sages et aux intelligents, mais révélé aux humbles" (Note 3). Je n'entrerai pas ici dans le détail de l'expérience que je viens de résumer en quelques mots, et qui nécessiterait, pour être convenablement perçue, bien des nuances et des développements.

Quand ce déferlement scripturaire intérieur cessa, un regret m'effleura : celui de n'avoir pas eu sous la main de quoi noter tous les mystères qui, à ce qu'il me

semblait, m'avaient été dévoilés. Mais ce sentiment fut vite balayé par un souffle d'humour joyeux qui me fit rire de moi-même. En effet, je venais de prendre conscience que, eussé-je eu de quoi écrire, toute activité de ce genre m'eût été impossible. Outre que, de toute façon, j'eusse été bien incapable d'exprimer, en concepts intelligibles, la *connaissance infuse, de nature intuitive et comme "nucléaire"*, dont je venais d'être gratifié. Je veux dire par là que le "Dessein de Dieu", ou ce qu'on appelle encore le "Plan", ou les "Voies" du Seigneur, n'ont, au témoignage de l'Écriture elle-même, rien de commun avec nos manières d'agir et de penser. Nos critères humains ne sont pas les Siens. Son aune n'est pas la nôtre. Sa connaissance des mystères de l'univers, des lois de la nature et des secrets des cœurs excède tellement la somme de tout le savoir humain accumulé depuis des millénaires, que c'est peu dire que ce dernier ne représente pas même une goutte d'eau par rapport à l'océan de la Sagesse divine. Dans ces conditions, le croyant, et surtout le théologien, doivent avoir la modestie de reconnaître que ce Dieu, Qui a tant de fois surpris les hommes - et spécialement nombre de docteurs et de ministres des religions juive et chrétienne -, est bien capable de confondre encore ceux d'aujourd'hui, sur la base même de ces textes sacrés, qu'ils se laissent parfois aller à interpréter comme cela les arrange, en éludant la recherche de leur compréhension ultime.

Ces textes, dont le sens premier agace tant les "*sages selon la chair*" (Note 4), et à la littéralité desquels on substitue si légèrement un sens allégorique, trop vite qualifié de "spirituel" - subterfuge qui n'est, le plus souvent, qu'une fuite devant la résistance passive qu'oppose la pesanteur naturelle du sens obvie du texte sacré aux manipulations qu'on lui impose, dans le but de lui faire dire ce qu'il n'est pas chargé d'exprimer ! -, toutes ces paroles d'Écriture, Jésus lui-même nous en avertit, «s'accompliront» (Note 5) inéluctablement et en plénitude. Il me semble que cela se fera d'une manière qui rendra finalement justice aux Juifs de s'en être tenus à leur sens premier - que maints Pères et docteurs chrétiens réputèrent jadis, et réputent encore aujourd'hui, "charnel", par une utilisation polémique de la parole de Jésus, dans l'évangile de Jean (Note 7). Et ce même si le touchant attachement de ce peuple à la "lettre qui tue" les a rendus inconscients de la plénitude de significations spirituelles et prophétiques mystérieusement incluses dans les Écritures, les faisant ainsi passer à côté de la compréhension du dessein de Dieu, en raison de l'épaisseur scandaleuse de son incarnation humaine, jusqu'à ce que prenne fin leur "absence" (Note 8) du milieu de leurs frères issus des nations, et que leur "intégration" (Note 9) soit comme une "vie d'entre les morts" (Note 10).

Au sortir de cette vision, il me sembla que m'avait été conféré un certain don de pénétration du sens des Écritures. Je ne m'en croyais pas pour autant immunisé contre l'erreur, à laquelle est toujours exposée une créature limitée. Il m'avait été donné de comprendre qu'à moins d'une grâce tout à fait insigne, l'homme est congénitalement incapable de démêler l'écheveau complexe des multiples implications mystérieuses et des différents sens possibles de la Parole divine, et de se représenter les modalités concrètes de l'accomplissement plénier des nombreuses prophéties qu'elle contient, lesquelles sont loin d'être toutes réalisées. Je n'en avais que plus de raisons de rendre grâces à Dieu en constatant, avec une confusion émerveillée, à quel point cette faveur insigne avait fortifié ma foi et mon respect

envers le “dépôt” (Note 11). Depuis, je n’ai jamais été tenté de changer quoi que ce soit à ce qui a été transmis par l’Écriture. De même, je me garde de me substituer à Dieu, pour tenter de comprendre ce qu’il ne m’est pas demandé de pénétrer. J’ai appris à attendre, dans l’ombre, que le Seigneur Lui-même - si c’est Sa volonté et quand Il estimera que l’heure en est venue -, révèle à qui Il voudra, et comme Il le voudra, le sens plénier de nombreuses prophéties contenues dans Sa Parole, et qui est resté jusque-là non ou mal interprété, ou qu’Il rende manifeste que tel événement de l’histoire humaine, tel signe des temps, constituent l’accomplissement plénier d’une ou de plusieurs paroles de l’Écriture.

Il me semble aussi que j’ai reçu la grâce de comprendre de quelle manière le “noyau” de certains passages scripturaires, en apparence banals ou impénétrables, recèle une plénitude de sens, dont la force et la puissance opératoires ne se révéleront que lorsque viendront les temps et que se produiront les événements, connus de Dieu seul, qui manifesteront soudain, d’une manière éclatante et indiscutable, la portée réelle et définitive, désormais impossible à nier, des prophéties bibliques, encore inaccomplies. Cette plénitude de sens, tel prophète, tel homme de Dieu - voire tel humble fidèle inspiré - l’avaient entrevue ou pressentie, en leur temps, mais leur interprétation avait paru ridicule ou scandaleuse au grand nombre. Pourtant, elle projetait, sur l’opacité des textes, l’éclair d’une connaissance d’intuition surnaturelle que nul ne peut conférer à l’homme, si ce n’est l’Inspirateur divin du contenu de l’Écriture, Qui en dévoile, par avance et dans un but que Lui seul connaît, le sens prophétique, lequel ne s’ouvre qu’aux humbles de cœur.

Oui, vraiment, au sortir de ce bain scripturaire fécondant - que je considère comme l’une des plus grandes grâces mystiques de ma vie -, j’étais animé d’une telle foi en la puissance opératoire de la Parole divine consignée dans les Saintes Écritures, que je n’ai jamais cessé, depuis, de lire et de relire ces dernières, en attendant, dans la foi et l’espérance, que prennent enfin sens tant de passages encore obscurs pour moi, comme d’ailleurs pour la chrétienté et pour l’Église elles-mêmes.

On s’étonnera peut-être de cette apparente contradiction dans les termes. J’admets volontiers le bien-fondé de cette remise en cause, mais je ne puis que maintenir ma version des faits. Tel est bien ce qui m’est arrivé. Pour ma part, je n’ai jamais songé à demander des comptes à Dieu. Il sait bien, Lui, ce qu’Il fait et pourquoi Il le fait. Si donc Il a jugé utile de me faire comprendre, en vision et de manière inexprimable, une foule de choses dont je suis, aujourd’hui, incapable de me souvenir, c’est que ce n’est pas sans utilité pour Ses desseins à Lui, car Dieu ne fait rien d’inutile, ni de ridicule. Et, de fait, je dois à la vérité de reconnaître que c’est à cette vision que s’originent bien des “lumières” dont j’ai bénéficié plus tard concernant le sens de certains passages de l’Écriture. Si je n’avais pas eu la faveur que j’ai relatée plus haut, j’aurais sans doute porté ces intuitions au crédit de mes lectures et études subséquentes, ou à celui de mon intelligence et de mon esprit de déduction propres.

À défaut donc de comprendre ce qui m’est arrivé exactement et la raison d’être de cette connaissance, aussi surnaturelle que fulgurante et unique dans mon existence, mais dont il ne m’est rien resté qui soit exprimable en termes humains, j’ai au moins retiré quelques fruits inestimables de cette vision de jadis. Et tout d’abord, une foi

sans bornes en la puissance de la Parole de Dieu et en la capacité qu'a l'Écriture de contenir en elle tout le devenir du monde et de l'humanité. Ensuite, une disposition à la contemplation et à l'écoute des textes scripturaires - sans idées ni théories préconçues -, génératrice de respect et d'adoration pour l'Inspirateur divin du contenu de la Révélation. Enfin, une foi et une espérance indéfectibles que toutes les prophéties s'accompliront et que rien "ne tombera en terre", ni "ne sera retranché" (Note 12), de ce que les prophètes, Jésus et les Apôtres ont annoncé, ni des menaces ou des mises en garde qu'ils ont proférées, tant à l'égard de leurs contemporains qu'à l'adresse des générations à venir, et qui nous "atteindront" tous (Note 13), à l'heure que Dieu seul connaît, pour le bonheur ou pour le malheur de la génération qui sera contemporaine de cet accomplissement plénier.

Je termine la relation de cette troisième visitation en proposant à quiconque sait encore goûter ce type de langage, la parabole suivante, pour illustrer, à ma manière, la nature de l'expérience ineffable que j'ai conscience d'avoir si mal relatée ici.

Supposez que, par une chaude nuit d'été, sous un ciel d'encre où ne brille aucune étoile, vous vous trouviez sur un chemin jouxtant un pré. Pour l'heure, vous ne voyez rien. Soudain, un long éclair de chaleur illumine les environs. Vous distinguez alors des objets qui, jusque-là, ne vous étaient pas perceptibles, comme, par exemple, une meule de foin, une bête domestique au pâturage, un arbre, une futaie. Ainsi, durant l'infime fraction de seconde que dure cette illumination, aussi nette que fugitive, vous découvrez qu'une foule de choses vous environnent, dont, l'instant d'avant, vous n'aviez pu que soupçonner l'existence, sans en avoir la preuve tangible. Supposons maintenant que, l'obscurité revenue, vous tentiez de vous remémorer avec précision le détail de ce qu'a précédemment embrassé votre regard, en un clin d'œil : il y a gros à parier que vous en seriez incapable. Pourtant, vous savez que les éléments de la scène entrevue sont là, autour de vous, localisables et bien réels. Mais il serait aussi ridicule que vain de vouloir vous les remémorer avec précision, au point d'être en mesure d'en établir une relation descriptive et topographique parfaitement conforme à la réalité, aussi exacte que digne de créance.

Si inadéquate que soit l'analogie et quelle que soit son impuissance à rendre la nature sublime de cette expérience incommunicable, elle résume assez bien la situation et l'état d'esprit dans lesquels je me trouvais, en ce jour béni. Je souhaite à quiconque jugera invraisemblable ou inacceptable un tel événement, la grâce de bénéficier d'une faveur identique et d'en être aussi édifié que je le fus alors et le demeure encore jusqu'à aujourd'hui.

Notes du Chapitre 3

(Note 1) Cf. Daniel 9, 21.

(Note 2) Cf. 1 Rois 8, 27 = 2 Chroniques 6, 18.

(Note 3) Cf. Matthieu 11, 25 = Luc 10, 21.

(Note 4) Cf. 1 Corinthiens 1, 26.

(Note 5) Cf. Luc 18, 31; 21, 22, etc.

(Note 6) Cf. Jean 6, 63.

(Note 7) Cf. 2 Corinthiens 3, 6.

(Note 8) Le terme grec et sa traduction latine connotent la *perte* accidentelle. Le passage suivant de la parabole dite du «fils prodigue» éclaire l'idée sous-jacente. Le père calme, en ces termes, l'ire de l'aîné, qu'agace la fête donnée pour célébrer le retour de son frère qui est parti et a dilapidé son héritage : «il fallait bien festoyer et se réjouir, puisque ton frère que voilà était mort et il est revenu à la vie; il était *perdu* et il est retrouvé !» (Luc 15, 32).

(Note 9) Littéralement : assumption, réception.

(Note 10) Cf. Romains 11, 15.

(Note 11) Cf. 1 Timothée 6, 20 ; 2 Tm 1, 14.

(Note 12) Cf. 2 Rois 10, 10 ; Tobie 14, 4.

(Note 13) Cf. Deutéronome 4, 30; 28, 2. 15. 45.

Quatrième visitation (1969)

La brûlure glacée d'une main de l'au-delà.

On pourrait penser qu'un homme comblé de tant de grâces n'aura fait ensuite que croître en vertu et en approfondissement des révélations dont il a été gratifié. Malheureusement - je l'avoue, à ma grande confusion -, ce ne fut pas le cas. Ma sensualité et mon appétit incoercible d'affection me firent succomber à la première tentation sérieuse. Elle se présenta, un soir d'été, à l'homme esseulé que j'étais, séparé de son épouse depuis plus deux ans et qui avait délaissé la contemplation, sous la forme d'une jeune femme mariée en plein drame conjugal. Dans sa fuite éperdue, loin d'un époux violent et dépravé, elle était venue échouer sa détresse à la terrasse d'un restaurant, au moment précis où j'effectuais ma tournée de "manche", seule activité qui me permettait de payer une partie importante de la lourde pension alimentaire qui plombait ma survie économique. En m'entendant chanter une mélancolique chanson d'amour, alors en vogue, cette femme s'éprit violemment de moi et sut me le faire comprendre, en s'engouffrant, de manière irrésistible, par la brèche fatale de ma pitié imprudente. J'ai honte d'avouer que cette chute brutale survint moins d'un an seulement après l'extraordinaire irruption d'Esprit, qui m'avait ouvert le sens profond des Écritures. Cette aventure, brève mais déchirante, eut pour effet de me faire mesurer à quel point j'étais encore faible et vulnérable. Elle eût pu avoir des conséquences graves sur l'accomplissement des voies de Dieu sur moi, si les événements les plus inattendus ne s'étaient alors succédé dans ma vie, comme je vais m'efforcer de le relater succinctement, ci-après.

À peine avais-je noué cette liaison pernicieuse et projeté de me mettre en ménage avec cette femme, dont j'étais comme obsédé, qu'eut lieu un important vol de bijoux au domicile d'un commerçant de la ville dans laquelle j'exerçais mon activité de chanteur. Pour mon malheur, je faisais partie des familiers de la victime. Comme j'étais le seul "marginal" du lot, les soupçons, bien entendu, se portèrent immédiatement sur moi et je fus arrêté. Il me fut facile de prouver mon innocence dans cette affaire : en effet, le jour même de l'effraction, j'assistais, à 80 km de là, à une rencontre organisée par un mouvement catholique dont j'avais jadis fait partie, et des dizaines de personnes pouvaient en témoigner. Je fus cependant incarcéré, pour une tout autre raison. Une vérification de routine au fichier central de la police avait révélé que je faisais, à mon insu, l'objet d'un mandat d'amener, pour une

plainte en abandon de famille, consécutive à un paiement irrégulier de pension alimentaire.

C'est ainsi que je fis les frais d'une plainte remontant à deux années auparavant - soit une année après notre séparation de corps, époque où mon épouse, bien que sachant que j'étais quasiment dénué de ressources, avait déclenché cette procédure à mon encontre, pour me punir de ce que j'avais alors une liaison, ainsi qu'elle l'avoua au juge, lors de ma comparution ultérieure. Entre temps, j'avais mis un terme à cette aventure et m'étais réconcilié avec ma femme, sans toutefois qu'ait eu lieu la reprise de vie conjugale que nos amis et relations souhaitaient tant, mais à laquelle ma femme se refusait toujours. Je croyais donc sincèrement qu'elle avait retiré sa plainte, ce qu'elle m'avait assuré, en son temps. Lorsqu'il s'avéra que ce n'était pas le cas, mon amertume fut d'autant plus grande que, depuis environ dix-huit mois, je lui servais - plus ou moins régulièrement, en fonction de mes rentrées de "mancheur" - une pension mensuelle qu'elle-même s'accordait à reconnaître suffisante. Dieu merci, à sa demande expresse, je fus rendu à la liberté, après moins d'un mois de détention préventive dans une prison parisienne. Quand je sortis de ce lieu de cauchemar, j'avais perdu ma brève conquête de l'été, laquelle s'était vite lassée du personnage impécunieux, scrupuleux, et décidément trop malchanceux, pour lequel elle n'avait éprouvé qu'un coup de cœur et de sensualité passager.

J'eus beaucoup de mal à me remettre tant de l'épreuve de ma détention, que de ma déception amoureuse. Au plan spirituel, j'étais tellement déstabilisé par cette déchéance - contre laquelle la grâce extraordinaire, dont j'avais bénéficié peu de temps auparavant, ne m'avait même pas prémuni, que je me crus rejeté de Dieu. Et, pour mettre le comble à ma démoralisation, je me retrouvais désormais sans ressources. En effet, il ne m'était plus possible de continuer à chanter dans les restaurants d'une ville où, bien que la police m'eût mis hors de cause dans l'affaire du vol des bijoux, mon emprisonnement subséquent avait renforcé la conviction, partagée par beaucoup de commerçants du lieu, qu'à défaut d'être l'auteur du forfait, j'en étais probablement le complice, voire l'instigateur.

Alors commença pour moi une existence précaire. Je survivais misérablement, hébergé et nourri par des compagnons de rencontre plus ou moins recommandables, dans une promiscuité telle, qu'aujourd'hui encore, je ne puis que louer Dieu de m'avoir gardé de basculer définitivement dans la délinquance ou l'immoralité - voire dans les deux - qui sont le lot quasi inéluctable de ceux que la société rejette, faute d'être capable de les aider à se réinsérer.

Car rejeté, je le fus, en ce temps-là, d'une manière et dans des circonstances que je n'aurais jamais crues possibles, si je n'en avais pas fait l'expérience, traumatisante autant qu'inoubliable. J'avais repris mes tentatives de jadis en vue de retrouver un emploi dans ma spécialité. Sans aucun succès, d'ailleurs. Mes bonnes références, loin de me servir de caution favorable, ne faisaient que rendre plus suspect encore le hiatus relativement prolongé qui déparait tant mon *Curriculum Vitae*. Même mon aspect physique me desservait. Je mangeais mal, et le seul costume décent qui me restait de mon aisance passée était plus que défraîchi. En outre, tant mon impécuniosité endémique que les échecs répétés de ma quête désespérée d'un emploi

me savaient le moral. Une personne expérimentée avait tôt fait de déceler, sous l'allure digne et prospère que je tentais d'arborer, le chômeur traqué que j'étais devenu, dans ce combat inégal contre des circonstances devenues inexplicablement hostiles à ma réinsertion dans le circuit professionnel normal.

En désespoir de cause, je décidai de marcher sur mon amour propre et de tenter d'intéresser à mon triste sort mes anciens amis. J'allai de préférence vers ceux auxquels m'avait lié une amitié spirituelle, au beau temps où je constituais, à leurs yeux, une référence morale incontestable, voire un modèle de chrétien pieux, tel qu'on l'affectionnait, en ce temps-là, dans les milieux catholiques bon teint, c'est-à-dire sans problèmes conjugaux, et surtout correctement intégré sur le plan socioprofessionnel. Or, à mon immense déception, c'est précisément de ceux-là que me vinrent les rebuffades les plus douloureuses. J'eus droit à des sermons humiliants, à des reproches aussi cinglants qu'injustes, ou, dans le meilleur des cas, à des attitudes de pitié, vaguement horrifiée, face à ma navrante dégringolade sociale et religieuse. Mais, d'aide concrète : point l'ombre. C'était bien là un mystère - et peut-être une permission de Dieu -, que cette insensibilité à ma détresse matérielle, pourtant criante, de mes amis catholiques d'hier, au demeurant des gens excellents. Pourtant, considérés et influents comme ils l'étaient dans certains milieux professionnels, il leur eût été facile d'intervenir en ma faveur pour que j'obtienne un poste dans l'une ou l'autre entreprises au sein desquelles ils avaient des relations sûres et efficaces. Mais, apparemment incapables de voir, dans ce qui m'arrivait, autre chose qu'une punition divine bien méritée pour mon départ du domicile conjugal, trois ans auparavant, ils me laissèrent couler sans me prodiguer autre chose que des reproches blessants, ou de vagues promesses de prières.

Enfin, pour mettre le comble à ma détresse, l'attitude de mon épouse redevint d'autant plus hostile à mon égard, que je ne pouvais plus lui verser désormais le moindre sou de pension alimentaire. En représailles et au mépris du droit de visite, elle m'interdit l'accès à mes enfants et menaça même de me faire incarcérer à nouveau. Affolé, je quittai la région parisienne.

Durant des mois, je vécus d'expédients, jusqu'à ce qu'un ancien camarade de "manche", reconverti à la vie professionnelle, m'obtînt, comme il l'avait obtenu lui-même par l'entremise de sa petite amie, un emploi temporaire d'enquêteur, dans une officine de sondages en tous genres. C'est ainsi que je survécus, des mois durant, en réalisant, au porte à porte et jusqu'à des heures tardives de la soirée, des interviewes mal payées. Dans le même temps, je m'étais inscrit à la Faculté de Théologie de la ville où m'avaient mené les hasards du recrutement de l'équipe d'enquêteurs dont je faisais désormais partie de manière permanente.

De mes expériences spirituelles mystiques il ne restait que cendres. J'étais anéanti par ma dégringolade sur les plans spirituel, moral, pécuniaire et social. Mon désespoir intérieur était morne et glacial. Je me punissais moi-même de ma chute par une autodestruction morale et spirituelle, que je m'acharnais à rendre irréversible. Au dehors, j'affichais le cynisme le plus total. Tout semblait bon pour me dégrader et rendre infranchissable le fossé qui, j'en étais convaincu, me séparait désormais définitivement d'un Dieu que j'avais eu la naïveté stupide de croire intéressé par ma

dérisoire personne. J'allais d'aventures sentimentales frelatées en liaisons charnelles, vulgaires autant qu'éphémères. Tout m'était bon pour éteindre en moi cette lumière, qui ne m'avait illuminé - blasphémait-je - que pour mieux me consumer.

C'est dans cet état d'esprit sépulcral que je passai les fêtes de Noël de cette année-là. Mon désespoir était à son comble du fait que je n'avais pas été admis à célébrer cette fête auprès de mes enfants. Cette nuit-là, je me sentis maudit de Dieu et je crois bien que je blasphémai en mon cœur. Je pris alors la décision de mettre fin à mes jours. Je montai sur le toit de mon immeuble et enjambai la rambarde de sécurité, avec la ferme intention de me jeter dans le vide. Soudain, dans un éclair de lucidité, je réalisai que j'allais paraître devant mon Créateur, après avoir commis un attentat contre ce que Dieu nous a donné de plus sacré : la vie. J'avoue qu'alors, seule me retint de mettre aussi tragiquement fin à mon existence, la peur de la damnation éternelle, à laquelle, malgré l'état déplorable de mon âme, je croyais encore, comme d'ailleurs à toutes les vérités de l'Écriture et de la foi chrétienne. Que Dieu soit béni de ce sursaut vital spirituel, dont je ne doute pas que je le dus à son immense miséricorde !

Je me traînai ainsi, comme sur le ventre, durant encore une semaine ou deux. J'avais alors une liaison charnelle avec une jeune femme de moeurs légères, plus inconsciente et faible d'esprit que réellement perverse, mais que les entreprises d'hommes cyniques avaient habituée à satisfaire tous les fantasmes sexuels de ses partenaires de rencontre. Je m'étonnais moi-même d'avoir commerce avec cette malheureuse, pour laquelle je n'éprouvais ni le moindre battement de coeur, ni le plus fugace soupçon de tendresse. Pourtant, je me roulais dans cette fange sans la moindre joie, comme pour mieux m'emmurer l'âme, en avilissant la dignité de cet être faible et irresponsable, ainsi que la mienne. C'est alors que Dieu jugea qu'il était temps d'intervenir, avant que je ne me détruise irrémédiablement. Voici comment se déroula cet événement tout à fait incroyable.

Cette nuit-là, je m'étais endormi lourdement, après avoir satisfait mon morne désir et congédié lestement la pauvre créature soumise qui s'en était faite, une fois de plus, la complice occasionnelle, quand je me réveillai en sursaut. Je distinguai alors, baigné dans une lumière ténébreuse, le spectre de ma mère - morte une année auparavant -, qui se tenait à gauche de mon lit, à hauteur de ma tête. Son visage avait une expression courroucée, comme je lui en avais vu jadis, dans ses moments de colère, mais avec, en plus, une expression intense de sévérité solennelle et dramatique qu'elle n'avait jamais arborée de son vivant. En même temps qu'elle me fixait ainsi, elle posa sa main sur mon épaule gauche et me secoua avec irritation. Il me sembla qu'elle me disait, sans bruit de paroles : «Vas-tu enfin sortir de là ?», ou quelque chose d'approchant. Aujourd'hui encore, je me souviens de la brûlure glacée de cette main de l'au-delà. Ma terreur fut telle que mes cheveux se hérissèrent et que, la vision s'étant dissipée comme un songe, je me retrouvai tout à fait réveillé, et baigné d'une abondante sueur froide qui me dégoulinait le long du corps.

L'efficacité de cet avertissement surnaturel fut telle que, dès le lendemain, je demandai à m'adresser à un jésuite qui m'avait été recommandé par un ami comme étant un homme de grande expérience et rompu à la conduite des âmes. Les

directives de ce prêtre furent précises et concrètes comme celles d'une ordonnance médicale. D'abord remettre de l'ordre dans ma vie, dont il estimait, à juste titre, qu'elle était totalement débridée, déséquilibrée, fantaisiste et encombrée d'illusions. Sans se prononcer sur mes expériences spirituelles, dont je lui avais fait une relation orale détaillée - en même temps que je lui confessais tous les péchés les plus graves, les plus anciens et les plus cachés dont j'avais pu me souvenir -, il m'enjoignit de ne plus poser dorénavant un seul acte important ou exceptionnel sans en avoir discuté auparavant avec lui. Il me demanda également si j'étais prêt à lui obéir en toute chose (il avait appuyé sur le mot "toute"), ce que j'acceptai sur-le-champ, sans la moindre hésitation. Je me soumettais d'autant plus volontiers à cette rude ascèse de la volonté, que j'étais bien conscient du gâchis incroyable de ma vie, lequel me paraissait, en effet, imputable à l'absence de discipline dans ma conduite, ces dernières années, malgré les grâces extraordinaires dont j'avais bénéficié. Après quelques semaines, lorsqu'il fut sûr que j'étais psychiquement et spirituellement hors de danger et qu'il put constater que je lui obéissais en tout comme un enfant, ce digne fils de Loyola n'y alla pas par quatre chemins. Me traitant en âme forte, il exigea que je concentre dorénavant tous mes efforts et toutes mes énergies sur un seul but : la reprise de la vie conjugale avec mon épouse. Malgré ma détermination de me soumettre entièrement aux directives de ce bon prêtre, je crus devoir l'éclairer sur ce que je savais de la situation, par une longue et douloureuse expérience personnelle, à savoir : que ma femme ne voulait absolument pas reprendre la vie conjugale. Ce fut en vain. Malgré mes arguments, je ne pus parvenir à le convaincre que telle était bien la vérité. Il me soupçonnait de prêter à ma conjointe mes propres sentiments, et c'est d'un ton sans réplique qu'il trancha en affirmant : «Jusqu'à preuve du contraire, Dieu ne vous demande rien d'autre et vous n'avez pas de plus grand devoir d'état que de réintégrer au plus vite votre foyer. C'est cela, pour l'instant, la volonté de Dieu sur vous, que vous cherchez tellement à connaître».

Dès lors, et sur sa demande, je le laissai faire. Il s'occupa lui-même des négociations avec mon épouse. Sans doute lui écrivit-il, ou alla-t-il la voir : je ne le sus jamais. Il avait été convenu que ma femme viendrait me rejoindre, avec deux de mes enfants, dans la bourgade qui me servait de port d'attache et d'où je rayonnais dans la région pour faire la «manche». Le jour dit, elle arriva... seule, à mon immense déception. Je ne relaterai pas ici les détails de l'altercation qui s'ensuivit, ni ceux de l'échec de cette entreprise de réconciliation conjugale qui m'apparaissait dès lors comme basée sur la déloyauté. Je ne voudrais pas être injuste envers celle qui n'était plus maîtresse de ses agissements, en cette période de sa vie, car elle m'aimait encore, à sa manière, avec désespoir, même si la haine et la violence étaient les seules armes qu'elle sût brandir, dans ce conflit douloureux, dont la solution eût nécessité une tout autre attitude. Le dernier acte de ce fiasco conjugal fut une explosion de violence verbale de mon épouse, au grand scandale des religieuses qui nous hébergeaient, et devant lesquelles se produisit cet éclat. La bonne opinion qu'elles avaient de ma personne, depuis de longs mois, fondit soudain comme neige au soleil, car elles étaient persuadées que la responsabilité de cette scène odieuse m'incombait totalement. L'affaire fit grand bruit dans la bourgade et le scandale fut tel que, du curé - qui m'appréciait pourtant beaucoup, lui aussi, jusqu'aux religieuses dont j'ai parlé, tout le monde, ou peu s'en faut, me donna tort. Je dus quitter, honteusement

et pour toujours, ce lieu que j'aimais, où j'avais eu maints amis et où j'avais encore, jusqu'alors, ma subsistance.

Force était d'en convenir : cette tentative de réconciliation - si laborieusement préparée et qui semblait avoir toutes les chances de réussite - se soldait par un échec retentissant, avec son corollaire catastrophique : une séparation plus dramatique encore que les précédentes et, à l'évidence, définitive.

Par pure miséricorde divine, mon guide spirituel sut me reconforter, en la circonstance. Pourtant, j'avais craint de l'affronter après cette débâcle, craignant qu'il m'en impute la responsabilité; d'autant qu'entre autres menaces, ma femme m'avait assuré qu'elle saurait éclairer l'ecclésiastique sur ma «véritable nature», ce qui me faisait craindre qu'elle me ferait endosser tous les torts. Comment le bon religieux comprit-il la véritable situation, que n'avaient guère contribué à éclaircir les explications confuses et affolées que je lui avais hâtivement fournies, par téléphone d'abord, puis par lettre ?... Je l'ignore. Il semble, en tout cas, qu'il ait ensuite rencontré mon épouse et qu'il se soit fait une opinion sur cette affaire. En effet, dès mon retour, il me consola beaucoup, m'assurant que non seulement je ne devais pas me culpabiliser pour ce qui s'était passé, mais qu'il n'était même plus question, dorénavant, d'une reprise de vie conjugale pour notre couple. À ma grande surprise, il déféra sans difficulté à ma demande d'effectuer une retraite de quarante jours, dans le jeûne et la prière. En outre, il m'informa que, dès qu'il avait compris que plus rien n'était dorénavant possible avec ma femme, il s'était mis en quête d'une paroisse qui acceptât de me prendre à son service. Il avait son idée là-dessus et pensait que ma ferveur et ma générosité, ainsi que mes aptitudes professionnelles, seraient de quelque utilité dans l'administration et la gestion matérielle des différentes activités du fonctionnement d'une paroisse, qui ne relèvent pas de l'action pastorale proprement dite, laquelle est du ressort exclusif du clergé. Il estimait, de surcroît, que ma piété et mon désir intense de vie consacrée, dans l'obéissance et la pauvreté, s'épanouiraient excellemment dans le cadre d'une équipe sacerdotale jeune et enthousiaste, comme l'était, semblait-il, celle à laquelle il songeait pour ce projet peu commun.

J'avais peine à croire à mon bonheur. Ainsi, mes rêves les plus fous de consécration à Dieu, que mon échec conjugal semblait m'interdire à tout jamais, allaient se réaliser de manière providentielle !

C'est donc dans un véritable état de jubilation intérieure et d'action de grâces que j'entamai, quelques semaines plus tard, la grande révision de vie que j'avais cru bon d'entreprendre, au seuil de ma nouvelle existence.

Cinquième et dernière visitation.

(1969)

«Regarde-toi et tu comprendras».

Ce n'était pas par hasard que j'avais choisi d'effectuer cette grande retraite dans le sanctuaire marial de La Salette. Depuis longtemps, j'avais été frappé par le ton sévère de l'avertissement que la Vierge était venue donner, en ce lieu, aux hommes, en général, et aux chrétiens, en particulier. Le caractère pénitentiel très marqué de cette manifestation mariale s'harmonisait pleinement avec le sentiment, qui s'imposait de plus en plus à ma conscience, qu'était fortement exagéré, pour ne pas dire erroné, l'optimisme presque agressif qui s'affichait alors un peu partout, dans maintes communautés chrétiennes, et qui voyait, dans la révolution estudiantine de mai 68, un événement auquel l'Esprit Saint n'était certainement pas étranger. J'estimais, pour ma part, qu'une telle "canonisation" d'un mouvement presque essentiellement basé sur la contestation et une dure remise en cause des autres, accompagnées de violences verbales, matérielles et même physiques, inadmissibles, sans le moindre appel à une réelle réforme personnelle, risquait de favoriser les tendances, déjà si fortes en chrétienté, à un «refroidissement de la charité» (Note 1), et à l'«affadissement du sel» de la foi (Note 2). Même si j'admettais volontiers que tout n'était pas négatif dans les retombées de ce raz-de-marée contestataire, j'estimais néanmoins que nous, chrétiens, n'avions pas tellement de raisons de "pavoiser".

Plus j'avancais dans ma retraite et m'enfonçais dans la prière et dans la méditation du mystère de notre foi et du Salut en Jésus-Christ, plus m'assaillaient des considérations pessimistes sur l'état de tiédeur d'une grande partie de la chrétienté, même si ne manquaient pas, çà et là, des signes d'un véritable renouveau spirituel. Inexplicablement, je me sentais poussé à demander pardon, non seulement pour mes propres fautes - qui ne sont pas minimes -, mais également pour celles du Peuple de Dieu, dont j'étais moi-même un membre pécheur et souffrant, et du destin collectif duquel je me sentais mystérieusement responsable, voire comptable. Il me semblait que l'essentiel de ma réparation personnelle pour ma médiocrité, et surtout pour les scandales dont j'avais pu être la cause, devait consister en une activité de prière incessante et de sacrifices pour cette Église qui m'avait engendré à la vie éternelle, et pour le Peuple qui la constituait et dont, si pécheur et médiocre qu'il fût, je ne pouvais imaginer qu'il pût encourir la colère de Dieu au point d'être frappé d'une sentence de rejet analogue à celle qui avait sanctionné l'incrédulité du Peuple juif, en son temps.

Je dois mieux m'expliquer sur ce point, afin de n'être pas mal compris. Je n'avais pas encore, à cette époque, formulé explicitement mes intuitions concernant le destin ultime du peuple juif et son rétablissement - dont j'avais reçu, me semblait-il, la révélation personnelle, comme je l'ai relaté plus haut. Avec le recul du temps, il m'est toujours apparu comme surprenant que, dans l'état d'esprit où j'étais à La Salette, et compte tenu de la compréhension surnaturelle du mystère de ce peuple, dont j'avais été gratifié antérieurement, ne me soit pas monté au cœur le parallèle - qui s'est imposé à moi, depuis, avec une force de conviction irrésistible - entre le «trébuchement» des Juifs de jadis, concernant la messianité de Jésus (Note 3), et sa mise en garde (Note 4), reprise par Paul en d'autres termes (Note 5), contre une mystérieuse faute à venir, une sorte de péché contre l'Esprit, que risquent de commettre maints disciples et ministres du Christ - et non des moindres -, au temps que Dieu seul connaît et qu'il convient, me semble-t-il, d'identifier avec ce que l'Écriture nomme, en hébreu, *'aharit hayyamim* (mot à mot : l'après des jours), expression généralement traduite par «Fin des temps», à savoir, la période, dite eschatologique, où, les temps de l'histoire étant accomplis, commenceront les "Temps messianiques", au cours desquels Dieu Lui-même «prendra en main Son immense puissance pour établir Son Règne» (Note 6). Cependant, à tort ou à raison, je pressentais déjà, au cours de cette retraite, que la chrétienté avait des comptes à rendre à ce Jésus, des mérites duquel elle se prévalait tant, sans porter les fruits correspondants au sacrifice inouï de son Maître et son Dieu.

Cette mise au point effectuée, je reviens à la description de l'état intérieur qui fut le mien lors de la brève, mais intense immersion spirituelle, au cours de laquelle je bénéficiai de la dernière des faveurs surnaturelles qui ont si profondément marqué ma vie intérieure et jusqu'au cours de mon existence.

Je passais alors la majeure partie de mes journées de retraite à prier et, comme je l'ai dit plus haut, à intercéder pour "mon" peuple. Assez étrangement, je ne pouvais m'empêcher d'évoquer ce dernier autrement qu'à la forme possessive personnelle. La chose pourra sembler outrecuidante de la part d'un pécheur tel que moi. Et c'est ce que je me disais, de temps à autre, mais rien ne pouvait empêcher ces supplications de me monter au cœur et de trouver le chemin de mes lèvres, comme pour illustrer la vérité de cette étonnante parole scripturaire :

(...) l'Esprit vient au secours de notre faiblesse; car nous ne savons que demander pour prier comme il faut; mais l'Esprit Lui-même intercède pour nous en des gémissements ineffables et Celui qui sonde les cœurs sait quel est le désir de l'Esprit et que Son intercession pour les saints correspond aux vues de Dieu (Note 7).

Je souffrais beaucoup intérieurement, mais jamais, cependant, au point de perdre la paix. J'étais tout à fait conscient d'être dans un état bien différent de celui qui avait été le mien, lors de la réception des grâces surnaturelles antérieures. Je ne m'en étonnais ni ne m'en inquiétais d'ailleurs pas outre mesure. J'acceptais la chose simplement, sans poser de questions à Dieu qui m'avait supporté et mené jusqu'ici par des voies si insolites que je pouvais m'attendre à tout de sa part. Un seul souci m'obsédait, si je puis employer ce terme ambivalent pour parler de la préoccupation latente, qui a toujours été la mienne, depuis la «visitation» divine initiale - du moins dans les périodes où je suis quelque peu fidèle aux motions de l'Esprit -, à savoir : ne

rien faire qui fût contraire à la volonté de Dieu et à l'enseignement de Son Église. Ce souci, généralement paisible, se faisait de plus en plus lancinant, à mesure que j'avancais dans mon temps de retraite. Craignant une tentation subtile de l'Ennemi, je suppliai Dieu de m'en délivrer. Mais ce Seigneur de miséricorde daigna me faire comprendre que la chose venait de Lui. J'eus la conviction intime que cette agitation de mon âme ne me nuirait en rien, et qu'il me fallait supporter en paix ce feu intérieur, parce que c'est ainsi qu'il plaisait à Dieu de me conduire, dans un but que Lui seul connaît.

J'arrivais presque au terme de l'avant-dernière semaine de mon jeûne de quarante jours, lorsque je me trouvai mal. Faute de moyens financiers, j'avais obtenu d'être logé dans l'un des dortoirs qui, aux beaux jours, hébergent, pour un prix modique, les jeunes et les pèlerins pauvres. À cette époque de l'année, ces locaux étaient vides et, de ce fait, non chauffés. En ce mois d'octobre, la température franchissait souvent le seuil du gel et, la nuit surtout, je souffrais tellement du froid que j'avais du mal à dormir. Sans doute fut-ce là - avec l'affaiblissement de mon organisme, consécutif à la sous-nutrition prolongée que je m'imposais, du fait de mon jeûne - la cause de la brève, mais brutale défaillance physique qui me terrassa. Voici comment la chose se produisit.

Ce soir-là, dans mon dortoir, j'étais à genoux, à même le sol, tenaillé par une souffrance spirituelle si aiguë, que je n'aurais pu la supporter, me semble-t-il, sans une grâce particulière. Mon âme était dans la plus profonde dérégulation. Il me semblait que Dieu s'était entièrement retiré de moi, pour laisser la place aux ténèbres les plus épaisses. Tout n'était qu'obscurité désespérante et silence de plomb. Je ne pouvais qu'articuler mentalement des actes de foi, auxquels mon cœur s'obstinait à rester étranger. Je puis bien dire que, n'étant l'infime lueur de foi que contemplait encore la fine pointe de mon esprit, je me serais cru totalement rejeté par Dieu. C'est alors que jaillit, du fond de mes entrailles, une déchirante supplication. Je la sentis déferler comme une vague de fond, portant sur sa crête, tel un frêle et dérisoire esquif, l'interrogation qui ne me quittait pas, depuis ma première expérience de la douceur divine. Il me sembla qu'elle s'élançait jusqu'au ciel et qu'elle s'y engouffrait, dans un grand cri. Et ce cri disait à peu près ceci : *Je t'en supplie, Seigneur, daigne me faire savoir enfin, de la manière qu'il Te plaira, ce que Tu veux de moi !*

En proférant cette invocation intérieure ardente, la plus fervente, me semble-t-il, de toutes celles que j'aie jamais émises devant Dieu, à l'exception, peut-être, de celle concernant le rejet éventuel du peuple juif, relatée plus haut, je sentais mon âme s'abîmer dans l'humilité. Je prenais soudain une conscience si aiguë tant de ma misère personnelle, que de l'immense amour de mon Créateur pour toutes Ses créatures, que j'aurais voulu mourir, en cet instant, pour être toujours avec Celui Que mon âme aimait plus que tout au monde. Puis, j'eus un sursaut de conscience et je demandai pardon à Dieu de mon audace. Désireux de corriger l'inconvenance de ma supplication, je protestai intérieurement, devant mon Seigneur, que je ne Lui demandais pas le renouvellement des faveurs surnaturelles de jadis - dont ma vie subséquente avait amplement montré que je les avais gâchées -, mais seulement d'instiller en moi une conviction profonde, ou une compréhension analogique de ce que Lui voulait que

je fasse pour correspondre aux grands désirs d'intercession en faveur de "mon" Peuple, que, me semblait-il, Il m'avait Lui-même inspirés.

Soudain, un immense recueillement m'envahit. Sur le coup, je crus que j'allais être enlevé dans un ravissement identique à celui de la première "visitation" dont je fus gratifié, ou entrer dans une des extases qui me furent accordées, par la suite. Mais il n'en fut rien. En effet, non seulement ma souffrance intérieure ne disparut ni ne diminua pas, mais elle s'aggrava, au contraire, d'une telle douleur d'entrailles, que je me sentis défaillir et crus réellement que j'allais mourir. Je fis alors mentalement le sacrifice de ma vie, pour le salut de "mon" Peuple, et spécialement pour celui de ma femme et de mes enfants. Juste avant de perdre conscience, je perçus en moi la réponse que je n'attendais plus, et à laquelle, à vrai dire, j'avais déjà renoncé, par désir d'identification avec mon Seigneur au Jardin des Oliviers, abandonné de tous et même, en apparence, de Son Père lui-même. Cette réponse, à laquelle je ne compris rien alors et dont je suis loin, aujourd'hui, à de nombreuses années de distance, de saisir tout le mystère qu'elle recèle, tenait en ces quelques mots sibyllins :

Regarde-toi et tu comprendras.

Que de souffrances, d'incompréhensions et de contradictions m'a values, depuis, cet oracle obscur. Pourtant, je n'ai jamais douté de son authenticité. Son incompréhensibilité même constituait ma meilleure défense face aux objections rationnelles des rares guides spirituels, dont la bonté ou la piété m'avaient mis en confiance, et auxquels, de loin en loin et au hasard des rencontres, j'avais fait part de ce lourd secret, dans l'espoir qu'ils m'aideraient à correspondre à la volonté de Dieu qui - je n'en doutais pas - y était signifiée. Je me souviens particulièrement de ce qui m'arriva avec l'un d'entre eux, dont j'eus beaucoup à souffrir. C'était un religieux d'âge moyen, véritable figure de proue du Renouveau charismatique, au sein duquel il avait la réputation d'être gratifié d'un charisme exceptionnel de discernement. Dieu permit qu'en ce qui me concerne, ce prêtre s'avérât aussi ignorant de Son action sur moi, que le fut, en son temps, par une permission toute spéciale de Dieu, le prophète Élisée lui-même, de la mort du fils de la Shunamite (Note 8). En effet, quinze ans après l'événement que, sur sa demande, je lui relatai en détail, après n'y avoir fait d'abord qu'une brève allusion, ce religieux m'affirma avec force, et sans même prendre garde à la contradiction inhérente à son raisonnement, que je m'étais certainement "inventé", consciemment ou non, cette locution, et que, de toute façon, il n'y avait pas lieu de se préoccuper de sa signification, qui était sans importance pour ma vie de chrétien. Je ne pus m'empêcher de lui faire remarquer malicieusement qu'il était bien étrange que j'aie pu me dire à moi-même une phrase à laquelle, après tant d'années de vains efforts, je ne comprenais toujours rien. Je me souviens encore aujourd'hui, avec tristesse, de la dureté subite de son regard et de l'agressivité de sa réaction. Il en ressortait, en substance, que j'appartenais sans doute à cette espèce de pseudo-mystiques, toujours en quête d'un prêtre qui confirme leurs billevesées, et que je manquais singulièrement d'humilité, en me croyant favorisé de hautes révélations. Force m'était de constater que, si expérimenté et vertueux que fût cet homme, il était viscéralement incapable

d'admettre, un seul instant, qu'un pécheur et un raté socio-conjugal tel que moi ait pu être gratifié de faveurs surnaturelles, dont - de son propre aveu - lui-même n'avait jamais bénéficié, après tant d'années de vie religieuse fidèle. Avec la grâce de Dieu, je dominaï bien vite ma première réaction scandalisée, en reconnaissant honnêtement que, si j'avais été dans sa condition et à sa place, j'eusse peut-être éprouvé le même scepticisme radical et le même agacement face à l'incompatibilité apparente entre l'immensité des faveurs décrites, et le fiasco humain, moral et spirituel du misérable narrateur qui s'en prétendait le bénéficiaire.

Pour en revenir à la phrase incompréhensible qui s'était imprimée en moi en cette mémorable occasion, j'étais tellement inconscient d'un sens, flatteur pour moi, de ces mots sibyllins, que, sitôt rétabli de ma syncope, j'avais interprété cette locution de la seule manière qui me parût alors convenir à ma vie de péché. Je me persuadaï que Dieu avait tout simplement voulu me détourner de me prendre pour un réformateur de Son peuple, et m'invitait plutôt à me regarder moi-même, c'est-à-dire à m'occuper de mon état personnel peu brillant, et de celui de mes frères et soeurs chrétiens qui se trouvaient dans une situation identique ou analogue, même s'ils continuaient d'aimer Dieu et leur prochain et d'obéir aux commandements de l'Église. Conformément à mon habitude et à mon tempérament, j'entrepris immédiatement de traduire en règle de vie concrète ce que je croyais avoir compris du sens de ce message divin. Considérant que j'étais un quasi-divorcé et que, de ce fait, je ne pourrais jamais exercer, dans l'Église, aucun service ou ministère officiel au service de la communauté chrétienne - état auquel j'avais jadis passionnément aspiré -, je rédigeai, en quelques jours, une espèce de "directoire" spirituel destiné à des séparés et divorcés désireux de se consacrer à Dieu dans l'accomplissement des tâches les plus humbles et les moins prisées, au service de l'Église et de la communauté chrétienne, tout en «*demeurant dans l'état où les a trouvés l'appel de Dieu*» à la repentance (Note 9). Mais, une fois de plus, la Providence avait d'autres projets sur moi, comme l'illustra la suite des événements.

À l'époque où j'achevais ma retraite douloureuse à La Salette, un religieux catholique américain accomplissait, lui aussi, un pèlerinage en ce lieu béni. Frappé par mon recueillement - ainsi qu'il me le confia ensuite -, il prit l'initiative de m'adresser la parole, au bar de l'hôtellerie, où j'étais venu réchauffer mon corps gelé, en absorbant un bol de bouillon. Avec le grand amour des âmes qui le caractérisait, il eut la charité et l'humilité de s'intéresser à la mienne. À mon grand étonnement, après avoir entendu ma confession générale et au terme de longues heures de confidences étalées sur deux jours, il me proposa de me faire venir dans sa congrégation, aux États-Unis, pour y accomplir un cycle complet d'études théologiques. Il m'affirma que je n'aurais pas à me préoccuper de ma subsistance ni de la pension alimentaire, qui seraient prises en charge par l'Institut dont il était l'un des principaux responsables. Toutes mesures seraient également prises pour me permettre de revenir en France, au moins deux fois par an, en vue de rencontrer mes enfants. Bref, j'étais en plein rêve.

Je ne cache pas que je fus d'autant plus tenté de voir là le doigt de Dieu, que je m'étais souvent entendu dire que je ferais mieux d'étudier la théologie, plutôt que de me fier à mes prétendues "visions" et "lumières" intérieures. Toutefois, j'estimais qu'il me fallait une confirmation que telle était bien la volonté divine. Pour connaître

cette dernière, je n'avais nul besoin d'un ange, ni d'une révélation particulière : il me suffisait de m'en remettre au Père jésuite auquel je m'étais lié par l'obéissance et de la direction spirituelle duquel je n'avais eu qu'à me louer jusque-là. Je fis part de mes réflexions à l'excellent religieux américain, qui convint que j'avais tout à fait raison et que ces bonnes dispositions étaient précisément la preuve que je ne cherchais pas ma volonté, mais celle de Dieu. Il me donna son adresse temporaire chez des amis grenoblois, en précisant que je devais lui transmettre ma réponse de principe, par téléphone ou par écrit, avant son retour aux États-Unis, qui devait avoir lieu quelques jours plus tard. Il me communiqua également son adresse américaine et nous nous quittâmes en nous saluant avec effusion, dans le Seigneur. À ce jour, je n'ai pas souvenance d'avoir approché une âme avec laquelle je me sois senti dans une telle harmonie et jubilation spirituelles et qui comprît aussi profondément l'agir mystérieux de Dieu dans le secret des cœurs. C'était un grand spirituel, mais presque rien n'en transparaissait au dehors, tant était grande son humilité.

J'avais donc toutes les raisons d'être en paix avec moi-même et avec Dieu, en me laissant bercer par le roulis du train qui me ramenait, en ce froid matin d'automne, vers la ville où habitait mon jésuite. Je laissais mes pensées vagabonder. Je me remémorais, avec émotion, notre dernier entretien, avant mon départ pour La Salette. Comme il se doit, j'étais venu lui faire mes adieux. À cette occasion, il m'avait annoncé une bonne, très bonne nouvelle. Conformément au projet dont il m'avait exposé les grandes lignes, au lendemain de l'échec de sa tentative de sauvetage de mon couple, il s'était rendu dans la ville de Lille, une semaine ou deux plus tard, pour exposer mon cas à l'un de ses anciens étudiants, devenu, depuis, curé d'une paroisse locale. Compte tenu de ma situation particulière et du désir ardent que j'avais de servir Dieu et l'Église, dans la pratique des conseils évangéliques, il avait été envisagé de me confier l'exécution et la supervision des multiples tâches techniques et administratives, qui absorbent tellement l'énergie et le temps des clercs, aux dépens du ministère sacerdotal qui est leur apanage exclusif. Cette disposition, avait-on estimé, outre qu'elle fournirait une heureuse solution à mon problème, soulagerait, du même coup, le clergé local d'une grande partie de ses contingences matérielles. Des explications qui suivirent, il ressortait que seuls restaient à peaufiner quelques détails canoniques et pratiques, qu'un échange de correspondance suffirait à régler. J'appris aussi que, sous réserve de l'accord de l'évêché, réputé ne poser aucun problème, je n'aurais pas à me soucier du paiement de ma pension alimentaire, qui serait acquittée par la paroisse, en guise de salaire pour le travail fourni. Je ne devrais pas non plus m'inquiéter de ma subsistance matérielle, ni de mon entretien, car la communauté paroissiale y pourvoirait. J'aurais, en effet, gîte et couvert à la cure, comme n'importe quel membre de l'équipe sacerdotale. Le guide de mon âme estimait que tout serait prêt pour le grand saut, à mon retour de La Salette.

Émerveillé et ému aux larmes, je l'avais remercié avec effusion. Puis, je m'étais confessé et lui avais demandé sa bénédiction. C'est alors qu'il avait prononcé des paroles tout à fait inhabituelles de sa part, et ce dans des circonstances et d'une manière que la suite des événements devait me faire apparaître, *a posteriori*, comme réellement prophétiques. Aujourd'hui encore, je peux me remémorer la scène, fort

émouvante, au demeurant, et j'oserais même dire "surnaturelle". Le bon religieux venait d'achever de me donner sa bénédiction et retirait sa main de ma tête. J'étais encore à genoux à ses pieds, tandis qu'il restait silencieux, calé dans son fauteuil. En levant les yeux, je croisai son regard et fus étonné du voile qui l'embuait soudain, comme d'ailleurs de la pâleur de son visage, chose surprenante chez un homme à la complexion plutôt sanguine. À soixante-deux ans, ce religieux, sympathique, fraternel et plein de bon sens, qui reconnaissait, avec bonne humeur, n'avoir rien d'un mystique (il m'avait avoué n'avoir jamais expérimenté la moindre faveur surnaturelle et n'éprouver généralement qu'une foi rude jusqu'à la sécheresse), n'était pas précisément du genre sentimental ou émotif. Il se méfiait comme instinctivement de tout ce qui sortait de l'ordinaire et des manifestations excessives ou sentimentales de religiosité et de piété.

C'était plutôt un meneur d'âmes, réaliste et énergique. Ce qui, au demeurant, ne l'empêchait nullement d'être capable de délicatesses inattendues. C'est précisément de l'une de celles-ci que je bénéficiai, ce jour-là. Ayant saisi ma main avec sa rude affection habituelle, le religieux prononça, d'un ton ému et recueilli, que je lui entendais pour la première fois, des paroles qui se gravèrent pour toujours dans ma mémoire : *«Mon fils, je crois que Dieu a sur vous un dessein particulier!»*

À la lumière de ce qui précède, on aura sans doute compris qu'en arrivant à bon port, lors de mon retour de La Salette, je n'eus rien de plus pressé, après avoir déposé mes affaires dans ma chambre et fait un brin de toilette, que de courir chez le guide de mon âme pour lui faire part des derniers événements et solliciter son discernement à leur propos. Au demeurant, j'étais en paix. Quel que pût être, en effet, son jugement sur la voie qui devrait, dorénavant être la mienne, je serais toujours sûr de ne pas faire ma volonté, mais celle de Dieu, manifestée par les circonstances et contrôlée par le discernement de celui auquel j'avais remis la guidance de mon âme.

Que le Seigneur, par la bouche de mon conseiller spirituel actuel, m'envoie étudier la théologie aux États-Unis, ou rendre d'humbles services matériels dans une paroisse française, j'étais, de toute façon, assuré de pouvoir enfin mener la vie de consécration à Dieu et de service de l'Église et de la communauté chrétienne, à laquelle j'aspirais depuis si longtemps.

Mais Dieu, dont «les pensées ne sont pas nos pensées, ni les voies, nos voies» (Note 10), en avait décidé autrement. Au-delà de la dépouille de celui qui avait été le guide de mon âme et dont le Père portier, qui m'accueillait, venait de m'annoncer la mort brutale - survenue quelques semaines auparavant -, il n'y avait plus de route pour moi...

Passés les premiers instants de douleur et de désarroi, je me ressaisis en songeant que le Seigneur m'indiquait ainsi clairement qu'il me voulait en Amérique. En hâte, je revins à ma chambre et fouillai fébrilement mes affaires. Or, chose réellement incroyable,, je ne pus trouver trace non seulement de la feuille volante sur laquelle j'avais noté l'adresse du prêtre américain, à Grenoble, mais encore de mon agenda personnel où figuraient, outre les adresses du peu d'amis et de relations sur lesquels je pouvais encore compter, les coordonnées de l'Institut américain du religieux qui m'avait offert d'y étudier la théologie, et qui avait si bien perçu l'agir de Dieu dans

mon âme. Pour comble de malheur, je ne parvenais même pas à me remémorer ni l'intitulé de cette congrégation, ni la ville où elle était située aux États-Unis.

Ma dernière tentative désespérée pour renouer le lien ténu qui me reliait encore à la "Terre Promise" de cette vocation inespérée que Dieu s'était contenté de me faire entrevoir, à l'instar de Moïse, du haut de la montagne (Note 11), avant de me condamner inexplicablement à n'y jamais entrer, se solda, elle aussi, par un échec navrant. Il me fallait à tout prix identifier le curé lillois dont m'avait parlé mon défunt confesseur. Pour cela, j'avais besoin de l'aide du supérieur de la communauté jésuite. Force me fut de confier à ce dernier la singulière décision de mon guide spirituel. Par pudeur, je gardai le silence sur les faveurs divines. De toute façon, je pus bientôt m'en rendre compte, de telles confidences n'eussent fait qu'aggraver mon cas, aux yeux de ce religieux. En effet, il ne crut pas un mot de ce que je lui relatai et refusa obstinément de rechercher, dans la correspondance du défunt, les lettres échangées avec le prêtre lillois, qui eussent péremptoirement prouvé ma bonne foi. Pour justifier son obstruction, le supérieur argua qu'il était tout à fait impossible qu'un de ses religieux, dont il se targuait de connaître, mieux que quiconque, la rigoureuse orthodoxie, ait pu encourager un chrétien séparé de son épouse à se consacrer à Dieu, plutôt qu'à reprendre la vie conjugale. Comme je protestais que c'était précisément ce qui avait été envisagé, mais que, les tentatives en ce sens ayant échoué, mon confesseur avait cru bon de prendre cette initiative, je me heurtai au scepticisme obstiné de ce religieux. Inconscient de la cruauté de son attitude et ne mesurant sans doute pas les graves dégâts et le scandale qu'elle allait causer tant à mon âme qu'à mon psychisme humain - rudement mis à l'épreuve, en cette circonstance -, cet homme intraitable m'enjoignit sèchement de cesser de me mentir à moi-même et de m'illusionner, et de retourner à mon foyer légitime ; puis il me congédia, avec une dureté dont le souvenir, aujourd'hui encore, me serre le cœur. Dieu veuille lui pardonner : il ne savait visiblement pas ce qu'il faisait.

Quant à mon projet de "règle de vie" pour les chrétiens séparés de leur conjoint et désireux de mener une vie de consécration à Dieu, il disparut définitivement dans le tiroir du bureau d'un confrère de mon défunt guide spirituel, auquel je l'avais imprudemment confié. Il me fallut un certain temps pour comprendre que le jeune religieux, vers lequel, en désespoir de cause, m'avait dirigé son supérieur - trop heureux de se débarrasser ainsi de moi -, et qui avait semblé tellement bien me comprendre, avait davantage de goût pour la psychologie que pour l'écoute des âmes et le discernement des esprits. Quand je lui réclamai mon manuscrit, dont je n'avais pas copie, il affirma l'avoir complètement égaré. Au vrai, même cela m'était égal désormais. J'étais en enfer, et le désespoir venait de s'engouffrer en moi avec une telle violence, que je n'eus pas la force de résister au découragement, car ma foi est faible.

Notes du chapitre 5.

(Note 1) Cf. Matthieu 24, 12.

(Note 2) Cf. Matthieu 5, 13, etc.

(Note 3) Cf. Romains 11, 15.

(Note 4) Cf. Matthieu 12, 39-46; Cf. Za 11, 15 ss.

(Note 5) Cf. Romains 11; Cf. Deutéronome 32, 27 et suivants, et Romains 11, 32.

(Note 6) Cf. Apocalypse 11, 17.

(Note 7) Romains 8, 26 à 27.

(Note 8) Cf. 2 Rois 4, 27.

(Note 9) Cf. 1 Corinthiens 7, 20.24.

(Note 10) Isaïe 55, 8.

(Note 11) Cf. Deutéronome 32, 49, 52.

Épilogue des cinq visitations

Une soixantaine d'années se sont écoulées depuis la première manifestation surnaturelle dont je fus l'indigne bénéficiaire, et une cinquantaine depuis la locution sibylline qui constitua le dernier message divin à moi adressé, si tant est que je n'aie pas été victime de mon orgueil ou d'illusions dues à mes péchés. Depuis, je me suis remarié et ai eu un autre enfant. J'ai aussi séjourné plus de dix ans en Israël, où j'ai pris, *par effraction*, l'identité juive, dans des circonstances qu'il n'y a pas lieu de relater ici. Pour mon malheur, ma deuxième expérience conjugale s'est soldée, elle aussi, par un échec, lorsque mon épouse a demandé le divorce après douze ans de vie commune, durant lesquels ma conduite fut parfois gravement répréhensible. Revenu d'Israël, au début des années 1980, après des études universitaires juives poussées, j'ai épousé civilement, en troisièmes noces, une chrétienne d'ascendance juive, avec laquelle je vis depuis quelque trente-sept ans. Durant ces décennies, j'ai entrepris maintes choses, suivi bien des fausses pistes, rusant sans cesse avec un appel divin dérangeant et inquiétant - pour les autres comme pour moi-même -, dont j'ai tout fait pour me persuader que je l'avais imaginé, sans jamais réussir à m'en convaincre complètement. Conforté dans ma lâcheté par de "bons conseillers" religieux, j'ai cru agir avec sagesse et humilité en taisant les avertissements solennels que Dieu voulait peut-être que je porte à la connaissance de Son Peuple.

Peureusement réfugié derrière des mises en garde bien pensantes qui, au fond, m'arrangeaient bien, j'ai vite troqué l'austère et dangereuse vocation d'avertisseur, pour l'imparfaite, mais moins compromettante, quête intellectuelle incessante de l'universitaire. Rapidement, la passion de la recherche scientifique l'a emporté en moi sur l'humble méditation de la Parole divine, tandis qu'un zèle immodéré pour l'étude philologico-historique de l'Écriture et celle de l'histoire de l'Église et de la Tradition, se substituait insidieusement à l'ardeur que je mettais, jadis, à conformer ma vie à ces enseignements. Progressivement, la voix qui gémissait autrefois en mon âme, au point de la mettre en déroute, s'est faite plus lointaine. Pourtant, elle ne m'a jamais quitté, cette nostalgie de «l'affection de ma jeunesse, de l'amour de mes fiançailles» (Note 1). Elle me revient encore, de loin en loin, comme la crispation d'une blessure ancienne, incapable de cicatriser. Au fil des années, m'effleure parfois le fol espoir que même si moi j'ai enfreint l'alliance que Dieu a conclue avec la créature infime et pécheresse que je suis, Lui n'a peut-être pas renoncé à l'appel qu'Il m'a jadis adressé et qui, aux dires de Paul concernant le peuple juif, est «sans repentance» (Note 2).

Pour terminer, je reviens un instant sur les incertitudes qui subsistent en moi concernant l'appel de Dieu - réel ou supposé - dont je serais l'objet, et sur ce que je crois avoir compris de l'avertissement solennel et de l'appel urgent à la pénitence, que le Seigneur adresse à toute la communauté chrétienne, et que je n'avais jamais

osé formuler publiquement de manière explicite, jusqu'à ce que je me décide enfin à le faire dans mon premier livre, paru en 2009.

Pénible, au début, cette discipline du silence - que je m'étais volontairement imposée, tant par crainte d'abuser les autres, après m'être fourvoyé moi-même, que par pusillanimité naturelle -, avait fini par me devenir d'autant plus facile, que ma vie religieuse et morale était le plus souvent médiocre. Non que je fusse sans remords d'avoir choisi cette attitude. Au contraire, à mesure que j'avançais en âge et progressais dans la méditation de ce qui m'était advenu, je me défendais de plus en plus mal contre un reproche intérieur, ténu mais obstiné, qui affleurait en mon âme, par intermittence, subitement et sans crier gare : celui d'avoir tu ce que Dieu - si c'était bien Lui - ne m'avait certainement pas révélé pour que je l'enfouisse à tout jamais, fût-ce par humilité, mais plutôt - mais ceci nécessite un discernement - pour le faire passer à tout Son peuple (Note 3).

Pourtant, même alors, mes craintes d'être infidèle à un éventuel appel divin ne faisaient pas le poids, lorsque ma raison et ma vanité jetaient dans l'autre plateau de la balance de mes débats de conscience, la perspective du ridicule que j'encourrais inmanquablement si moi, le pécheur public prétendument visionnaire, j'avais un jour l'impudence de proclamer, à la face de toute l'Église, un appel urgent et solennel à la conversion, pour correspondre à la mise en garde du Christ : « tenez-vous prêts, car c'est à l'heure que vous ne pensez pas que le Fils de l'homme va venir » (Note 4).

C'est ainsi que je cheminaï longtemps, péniblement et misérablement, m'efforçant d'oublier la teneur même de ces révélations, sur l'origine et la finalité desquelles je n'osais trancher moi-même, et contre lesquelles certains hommes d'Église m'avaient mis en garde.

Mais Dieu a daigné compatir à ma misère. Lui qui m'avait jadis mis la main sur l'épaule et dont l'inaltérable patience avait consenti à se plier aux méandres, aux attermoissements et aux errements du mauvais serviteur que je suis, ce Seigneur de miséricorde a aussi condescendu - conformément à ce que les Pères nomment Son "économie" -, à s'adapter aux chemins de traverse que j'empruntais sans cesse, dans mon entêtement à suivre mes idées à moi et les conseils changeants des hommes, plutôt que les inspirations divines. En Père aimant et sage Pédagogue, Il m'a « laissé errer loin de ses voies » (Note 5). Il m'a laissé faire, lorsque je m'écartais de la lumière aveuglante du « chemin de Damas » (Note 6) des visions explicites et m'éreintais inutilement sur la voie, large et tumultueuse, de l'étude systématique. De fait, c'est sur cette dernière que j'avais fini par prendre presque exclusivement appui, pour tenter de vérifier le sens, voire le bien-fondé des révélations dont j'avais été le bénéficiaire. Mais Lui, loin de me laisser me perdre « en des lieux sans issue » (Note 7), m'y a, au contraire, rejoint et même précédé. En effet, lorsque ce Seigneur de miséricorde me vit enfin brisé intérieurement, il se fit Lui-même mon Maître, pour me faire parvenir à une compréhension, aussi complète qu'Il l'estimait nécessaire, de l'accomplissement final de Son Dessein, dont Lui seul connaît les temps et les modalités.

Jusqu'à ce jour, j'ignore si je dois publier la teneur intégrale de ce que je crois avoir compris de ce mystère. J'ignore également qui en sera le héraut. À l'inverse des

manifestations surnaturelles relatées dans cet écrit - et qui furent accompagnées de communications infuses de connaissances que j'eusse été bien incapable de me procurer par moi-même -, il s'agit, en l'occurrence, d'une interprétation humaine de réalités prophétiques inscrites dans les Saintes Écritures, méditées à la lumière de ce que Dieu, je crois, m'a donné d'en comprendre. Aussi, il va de soi que je n'ai pas la prétention d'attendre de mes auditeurs éventuels qu'ils accordent à cette annonce le même crédit qu'à la Parole de Dieu et à l'enseignement de l'Église.

Par contre, ce que je crois pouvoir désormais proclamer sans crainte - et là, ma conscience non seulement ne me reproche rien, mais elle me ferait plutôt grief de me taire - est ceci :

Chrétiens, vous que Dieu s'est acquis,
pour la louange de sa gloire,
sans rejeter le peuple qu'Il a discerné d'avance (Note 8);
vous savez, par le ministère d'Ezéchiel, que vous formez, l'un et l'autre, un seul bois,
et par le ministère de Paul, que des deux,
le Seigneur a fait un (Note 9).
Déjà, Il a rétabli son peuple et, au temps connu de Lui seul,
Il enverra Élie le Prophète, avant que vienne la Colère (Note 10),
ramener le cœur des pères vers les fils et le cœur des fils vers leurs pères (Note 11) ;
combattre l'Antichrist
et annoncer le «Royaume qui vient» (Note 12),
jusqu'à ce que vienne Celui à Qui il est
et en Qui espèrent les nations (Note 13),
quand Dieu remettra la royauté à Son peuple (Note 14).
et que prendra effet tout ce qu'Il a dit
par la bouche de Ses prophètes de toujours (Note 15).
«Car Dieu a enfermé tous les hommes dans l'incrédulité,
pour leur faire à tous miséricorde.» (Note 16).

*Que ceux qui liront ces pages prient pour le salut de l'âme
de celui qui les a rédigées. Amen !*

Notes du chapitre 6

(Note 1) Cf. Jérémie 2, 2.

(Note 2) Cf. Romains 11, 1, 2.

(Note 3) Allusion à la parole de Marie aux deux voyants de La Salette, Maximin et Mélanie (19 septembre 1846).

(Note 4) Cf. Lc 12, 40.

Note 5) Cf. Isaïe 63, 17.

(Note 6) Cf. Actes 9, 3 et suivants.

(Note 7) Cf. Lamentations 1, 3.

(Note 8) Cf. Éphésiens 1, 14 ; Romains 11, 2.

(Note 9) Cf. Ez 37, 17 ; Ep 2, 14.

(Note 10) Matthieu 3, 7 = Lc 3, 7.

(Note 11) Malachie 3, 24 = Siracide 48, 10.

(Note 12) Cf. Marc 11, 10.

(Note 13) Cf. Genèse 49, 10.

(Note 14) Cf. Actes 1, 6.

(Note 15) Cf. Actes 3, 21.

(Note 16) Romains 11, 32.

© Menahem R. Macina.

Texte corrigé, mis à jour et en ligne sur le site Academia.edu, le 30 septembre 2020.